

SAMEDI

U.S.A. 25¢

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS DEPUIS 1889 MENSUEL 20 CENTS

PAUL BIENVENU

M. Expo '67

et son adjoint

Mr CARSLEY

vus par LaPalme





UNE VALEUR GENERAL MOTORS

STATION-WAGON IMPALA CHEVROLET

UN CONFORT SANS ÉGAL SUR TOUS PARCOURS

Vous ne pourriez trouver de meilleur station-wagon que le Chevrolet pour transporter tout le matériel d'un groupe de chasseurs et pêcheurs, fusils, cannes à pêche et sacs de couchage. L'espace de chargement est assez grand pour loger le gibier... même un ours. L'abattant arrière est large de près de 5 pieds, et son seuil se trouve à 23 pouces du sol seulement, ce qui facilite le chargement. D'autre part, ce vaste station-wagon Chevrolet est tout indiqué pour les randonnées dominicales en famille et pour les excursions. La luxueuse carrosserie Fisher offre beaucoup de place aux passagers et la suspension, dotée de quatre puissants ressorts à boudin, absorbe les chocs

du roulement en terrain accidenté, quand on quitte la grand-route pour laisser ses soucis derrière soi. Grâce à sa robuste construction, ce station-wagon *restera* un bon placement, avec ses freins autorégulateurs, sa génératrice Delcotron qui épargne la batterie, ses bas de caisse protégés contre la corrosion par un système de lavage et de ventilation, et son système d'échappement aluminé. Les cinq station-wagons Chevrolet 63, à l'incomparable douceur de marche, conviennent à tous les besoins, qu'il s'agisse de chasse ou de transport, de travail ou de loisirs. Demandez au concessionnaire Chevrolet de vous montrer comment ils conviennent aussi à tous les budgets.

La douceur de marche
d'un jet

CHEVROLET

La marque de confiance

LA TERRE ET LES HOMMES par JEAN-LOUIS GAGNON

Le Commissariat de l'Exposition de '67 et les gouvernements concernés ont eu la main heureuse en confiant à M. Claude Robillard la tâche de diriger l'ensemble des travaux qui seront exécutés sur l'emplacement choisi pour loger les pavillons et les immeubles de cette manifestation universelle dont le thème — précisément parce qu'il est inspiré d'un essai de Saint-Exupéry : **TERRE DES HOMMES** — est plus audacieux que rassurant. M. Robillard a du goût, de l'entregent et de la volonté. C'est un homme du monde qui a des idées. Ce ne sont pas là des qualités qui, chez nous, courent la rue et qu'on trouve généralement chez le même homme. Il est donc très bien équipé pour conduire à bon terme la besogne difficile qu'on lui a confiée.

Ne croyons pas qu'il sera aisé de faire de cette Exposition une sorte de synthèse qui viendra témoigner de la volonté des gouvernements et des peuples à construire un monde qui soit à l'échelle humaine. Il serait certes plus facile de s'en remettre à l'imagination de chacun des participants. La plupart des gens, d'ailleurs, n'y verraient que du feu et le commerce local y trouverait sans doute un égal bénéfice. Mais dans cette éventualité, l'Exposition de Montréal ne serait qu'une autre exposition universelle... Pour tout dire, l'Expo de '67 sera ratée si on en fait une sorte de super-marché, de magasin à rayons où les participants se contenteront d'exposer leurs produits et d'étaler leurs grandes réalisations techniques.

Le thème annoncé : **TERRE DES HOMMES**, voudrait que, plus justement, l'Exposition de Montréal soit le reflet de cette unité qui existe entre la nature et l'homme au même titre qu'il se produit normalement une sorte d'intégration entre l'être et sa maison. Par définition, l'Expo de '67 devrait symboliser ce qui se fait, partout dans le monde, pour associer la terre au destin de l'humanité et, surtout, elle devrait nous permettre de mieux comprendre l'ensemble des besoins qui restent insatisfaits comme la nécessité d'un effort collectif pour assurer le triomphe de l'homme sur les obstacles qui limitent sa liberté, qui menacent sa sécurité et qui risquent de ruiner ses conquêtes et de l'anéantir.

Sous prétexte de prévoir l'avenir et, avouons-le, parce que l'aventure scientifique nous nous a tous un peu fait perdre la tête au point où, par anticipation, nous nous surprenons souvent à imaginer un univers d'êtres déshumanisés, nous avons la terrible habitude de concevoir les villes du monde futur comme d'étranges termitières et de ruches stylisées où les hommes ne mangeraient plus que des nourritures chimiques, où ils ne marcheraient plus parce que les chaises elles-mêmes seraient motorisées, où ils n'aimeraient plus parce que les enfants n'auraient plus leur utilité sur une planète où les robots seraient seuls à travailler et les cerveaux électroniques, seuls à commander.

Souhaitons que l'Expo de '67 ne soit pas l'un de ces cauchemars « panoramiques » de l'an 2000 où la race des hommes est ramenée au rang des termines ! Si l'on devait succomber à l'appel des Machines, il faudrait souhaiter que l'île Notre-Dame soit aussitôt engloutie dans le Saint-Laurent avec ses pavillons de métal luisant et de verre poli.

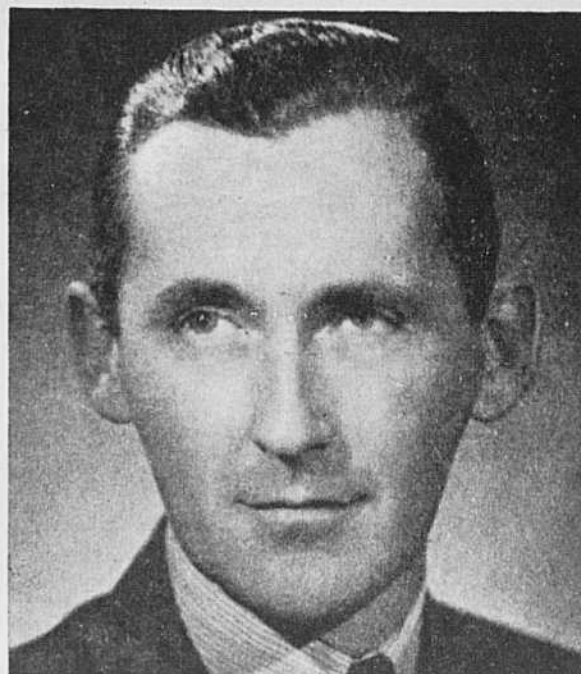
TERRE DES HOMMES doit signifier autre chose. Conquérir la nature, l'associer à notre destin, rêver de cosmos et vouloir le pénétrer, — cela n'a rien à voir avec la mécanisation de l'espèce humaine. A quoi bon faire de la terre un royaume pacifique et mettre le cap sur les étoiles, si les hommes doivent être assimilés à des castors, à des abeilles, à des fourmis ?

Pour beaucoup, hélas ! la civilisation consiste à se rendre à heure fixe, tous les matins, à un travail qui sera toujours le même ; à déjeuner, tous les midis, d'un même sandwich et, le soir venu, de s'asseoir devant le même écran de télévision en attendant qu'on leur dise que c'est le moment d'avalier sa dernière gorgée de bière tiède et de se brosser les dents. Je sais que pour des millions d'hommes, c'est là toute la vie et qu'ils y trouvent même un certain bonheur.

Mais pourquoi la vie ne serait-elle pas autre chose ?

L'Exposition de Montréal doit être une large fenêtre ouverte sur l'aventure de l'homme et sur ses rêves. Cette terre ne serait pas celle des hommes si ceux-ci n'avaient pas cru à la possibilité de l'impossible ; s'ils n'avaient eu la tentation constante de l'Absolu et si, aux heures où ils semblaient vaincus, quand ils avaient le visage dans la poussière et la boue, ils n'avaient pas trouvé dans leur sang, au creux de leur cœur, l'irrésistible besoin de croire aux étoiles, de se tourner vers elles et de rêver de s'y rendre !

Si nous voulons que l'Expo de '67 soit réussie, il faut que cet « ensemble » dont M. Claude Robillard a la responsabilité témoigne précisément de la sainte alliance que les siècles ont nouée entre la Terre et les Hommes.



Rédaction : JEAN-LOUIS GAGNON

Présentation : GILLES MORIN

Titres	Auteurs	Illustrations	Pages
Un gouvernement, trois questions	Jean-Louis Gagnon		4
Paul Bienvenu	François Piazza	Paul Gélinas	6
Lemoyne d'Iberville (roman d'époque)	Réjane DesRameaux	Gravures anciennes	18
Ces robes du vin (cuisine)	J. L. G.	Gilles Morin	28
Québec, terre d'avenir	Gérard Fillion		30
Rendez-vous avec votre destin	François de Vernal	Denis Vincent	32
Nous chez nous (tour d'horizon)	Bernard Valiquette		35
Caricatures d'hier		Sam Cobeau	35
Mots croisés	Hector Riopel		36

Membres de l'ABC et de l'Association des éditeurs de Magazines du Canada, le Samedi et la Revue Populaire sont publiés par les Publications Poirier, Bessette & Cie, Hée, 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, province de Québec, Canada. Tél.: UN 1-5757. Le ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement au numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente édition du Samedi : Mai 1963.



74e année, No 12. Distribution métropolitaine et provinciale : Eclair Ltée, Tél.: 276-3731*
CHANGEMENT D'ADRESSE : Faites parvenir votre nouvelle adresse au moins six semaines avant la date du numéro où le changement devra s'appliquer à : Le Directeur, Service des abonnements, 975, rue de Bullion, Montréal 18, Canada. Joignez votre ancienne adresse à la nouvelle en y attachant si possible la bande portant votre adresse actuelle.

UN GOUVERNEMENT, TROIS QUESTIONS



Pearson au pouvoir

CONSTITUE au lendemain d'un week-end marqué d'attentats à la bombe dont le dernier devait provoquer la mort du veilleur de nuit d'un centre de recrutement de l'armée canadienne, le gouvernement de M. Lester B. Pearson devra prendre rapidement des mesures d'autant plus énergiques pour rétablir le prestige de l'Etat que, déjà affaibli économiquement, notre pays risque de culbuter dans l'aventure avant même de pouvoir refaire son unité.

Il est probable que le nouveau gouvernement se sentirait plus rassuré s'il disposait aux Communes d'une majorité absolue. Mais M. Pearson et ses ministres n'ont-ils pas la garantie morale qu'aucun des partis d'opposition (en eût-il les moyens) n'oserait assumer la responsabilité de précipiter une nouvelle élection générale au moment où le chômage est plus élevé au Canada que dans tout autre pays industrialisé et à l'instant même où la Confédération est en péril. Le moyen le plus sûr d'être renversé, serait précisément de ne rien faire et, à l'exemple du gouvernement de M. Diefenbaker, de sombrer dans l'immobilisme quand tout lui commande d'agir. Le parti libéral a été porté au pouvoir pour gouverner. Qu'il gouverne !

Le ministère qui vient d'être formé est d'ailleurs parfaitement équipé pour faire face aux responsabilités du pouvoir. Sans chercher à minimiser les obstacles qu'il devra surmonter avant la fin de son mandat, deux problèmes doivent retenir immédiatement son attention : le chômage et ce qu'on appelait encore hier : l'unité nationale. Régler ceux-ci, c'est liquider les autres.

Pour ma part, j'estime qu'on a le droit d'être optimiste.

Jamais un gouvernement canadien n'a réuni autant d'économistes et de compétences. Walter Gordon (Finances), Mitchell Sharp (Commerce) et, pour demeurer à ce niveau, Maurice Lamontagne (président du Conseil privé qui veillera à la réorganisation des services fédéraux à la lumière du Rapport Glasco en plus d'assumer la responsabilité du Conseil économique qu'on doit instituer dans un avenir prochain) offrent beaucoup plus que les simples garanties habituelles de bonne volonté. Ce sont des experts au sens propre du mot et, si l'économie doit être relancée, je ne connais pas d'hommes politiques qui pourraient, avec autant de chance de succès, se mettre à la tâche.

M. Maurice Lamontagne



1- la confédération 2- la planification économique 3- l'alliance U.S.A.-CANADA

En ce qui concerne la représentation du Québec — mieux encore : celle du Canada français — au sein du gouvernement, le moins qu'on puisse dire, c'est que le nombre y est. Notre province compte huit ministres au conseil de la nation et, des 25 collègues de M. Pearson, dix sont de langue française.

Il s'est trouvé quelques journalistes pour écrire que, tout compte fait, le nombre y était, mais que l'importance des portefeuilles attribués laissait à désirer. C'est mal connaître l'appareil fédéral. En premier lieu, notons que M. Lionel Chevrier devient ministre de la Justice et que M. Pearson a tenu à le désigner

comme premier ministre suppléant. Pour sa part, M. Maurice Lamontagne, en plus des fonctions déjà énumérées, aura la responsabilité des relations entre le gouvernement fédéral et ceux des provinces ; il sera chargé de mettre en route la politique « biculturelle » qui, au lendemain de l'enquête annoncée, devrait normalement aboutir à l'amendement de la Constitution ; enfin l'Exposition de 1967 relèvera aussi de ses attributions. (Comment ne pas s'étonner, à ce sujet, qu'aucun journal canadien-français n'ait compris l'ampleur des charges confiées à M. Lamontagne et que seule la *Gazette*, à Montréal, y ait vu clair ?)

Arrêtons-nous à la nature des fonctions données aux autres ministres du Québec. M. Jean-Paul Deschatelets devient ministre des Travaux publics. C'est le portefeuille que M. King avait confié à M. Cardin dont l'autorité ne fut cependant jamais contestée et dont le nom reste étroitement associé à celui d'Ernest Lapointe. M. Guy Favreau devient Secrétaire d'Etat ; M. Azellus Denis, ministre des Postes, et M. Lucien Cardin, adjoint à la Défense nationale. Reste M. René Tremblay, économiste de carrière, ancien sous-ministre du Commerce et de l'Industrie, qui, momentanément ministre sans portefeuille, est assuré d'être ministre-adjoint de l'Agriculture ; ce qui signifie exactement qu'il aura la responsabilité de tout le secteur agricole dans l'est du Canada, depuis la frontière orientale du Manitoba aux marchés de l'Atlantique. (Enfin, puisque M. Drury est aussi l'un des ministres du Québec et que la balkanisation du Canada heureusement n'est pas encore un fait accompli, il vaut d'être noté que le ministère de la Production de la Défense doit être, dès la prochaine session, intégrée au nouveau ministère de l'Industrie dont il sera le titulaire.)

A titre documentaire, il convient aussi de souligner que M. Paul Martin, ministre des Affaires extérieures, représentera les Canadiens français de l'Ontario au sein du cabinet ; M. Robichaud, ministre des Pêcheries, ceux des Maritimes, et M. Roger Teillet, ministre des Anciens combattants, ceux des Prairies.

Il faut avoir perdu la raison — hormis que ce ne soit tout simplement de la mauvaise foi — pour croire que le Québec en particulier et le Canada français en général ne sont pas représentés au gouvernement de façon d'autant plus adéquate qu'elle est inhabituelle.

POURQUOI ne pas le reconnaître ?

Nous avons jusqu'en 1967, jusqu'aux fêtes du Premier centenaire, pour construire cette « nouvelle Confédération » dont M. Pearson s'est fait l'annonciateur. Cette tâche ne saurait être conduite à bonne fin s'il n'existait, au départ, une commune volonté d'éviter l'échec — donc de s'entendre. De même que les Canadiens français doivent comprendre que ce n'est pas à l'époque où tous les pays s'unissent, se groupent pour assurer leur bien-être économique qu'eux doivent opter pour le séparatisme, de même les Canadiens anglais doivent se rendre compte qu'à moins de reconnaître à leurs compatriotes de langue française un statut de véritable égalité, ils risquent de voir crouler la Confédération.

Le Canada n'a qu'une frontière : celle des Etats-Unis. Le Pôle Nord et deux océans nous obligent à tenir compte de certains impératifs géographiques. Si, d'une part, notre fortune économique est étroitement liée à celle des Etats-Unis, d'autre part, force nous est de constater que l'annexion reste et restera la seule réponse valable au séparatisme. Dans les conditions actuelles, l'indépendance du Québec nous conduirait directement au « melting pot » et non à cette renaissance française souhaitée par tous.

Conséquemment l'une des premières tâches du gouvernement doit être de normaliser nos relations avec les Etats-Unis qui absorbent, ne l'oublions pas, de 75 à 80 pour cent de nos exportations. Quels qu'ils soient, les Canadiens doivent comprendre que leur standard de vie reste, pour l'heure, un accident géographique. Pour le constater, il suffit de se rappeler que Washington n'a eu qu'à suspendre ses commandes d'uranium pour qu'aussitôt Elliot Lake devienne une ville morte. Encore récemment, on a été à même de vérifier le phénomène quand la grève des journaux, à New York, a provoqué une réduction des heures de travail dans les fabriques de papier-journal de Trois-Rivières. Comment ne pas voir qu'il suffirait d'ouvrir un peu plus les robinets du Texas pour que l'Alberta ne sache plus où exporter son pétrole ?

Je sais que, dans certains milieux, on invoque souvent l'exemple de telles nations de l'Amérique latine ou du Moyen-Orient qui n'acceptent plus l'impérialisme du dollar, pour justifier le nationalisme québécois ou pancanadien face aux Etats-Unis. C'est là une vue de l'esprit sans racines dans la réalité. On oublie que les investissements américains dans les pays défavorisés — l'Aramco au Moyen-Orient ou la United Fruit en Amérique centrale — n'ont toujours bénéficié qu'à une minorité de privilégiés. Les ouvriers du papier, ceux de Canadair ou de l'Avro, les travailleurs d'Arvida ou de Kitimat, tous savent que les investissements américains signifient pour eux des emplois et des salaires toujours plus élevés. Il n'y a pas de roi Séoud au Canada. Qu'on y songe et l'on comprendra qu'il est enfantin de vouloir comparer des pommes et des bananes, dans l'occurrence le Canada et ces pays où la révolte reste la loi de l'esclave.

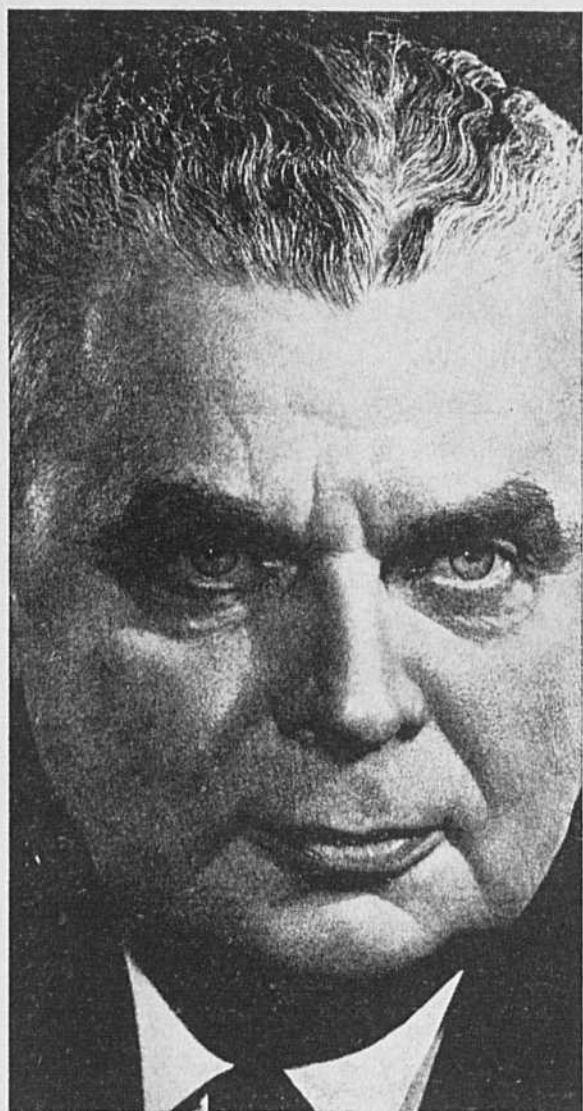
On y verra un paradoxe, mais ce n'est qu'en négociant avec les Etats-Unis qu'on parviendra, progressivement, à substituer, à cette véritable tutelle, un ordre de choses moins douloureux pour notre prestige national, — et surtout sans que, du même coup, notre standard de vie ne dégringole de 25 pour cent. Les Etats-Unis et le Canada constituent un marché commun naturel. C'est en partant de cette donnée, qu'il faut réorienter notre économie. Cela peut se faire et je crois que cela se fera.

REFAIRE la Confédération, reste, à mes yeux, la tâche la plus urgente. Si le capital américain demeure le sang de notre économie, l'entente (on n'ose pas écrire « la bonne entente » !) entre les Canadiens de langue française et ceux de langue anglaise est le seul verrou de sécurité qui ferme la porte à l'annexion aux Etats-Unis.

Je suis persuadé que, pour la majorité de ses militants, le séparatisme est moins un idéal ou un but véritable qu'une aventure. Encore que je n'aie nulle envie de comparer le RIN ou le PRQ au Crédit Social, je crois que la médiocrité des hommes politiques qui longtemps nous ont représentés à Ottawa et les 200,000 chômeurs dénombrés au Québec ne sont pas sans rapport avec leur succès respectif.

Puisqu'il s'agit de refaire la Confédération pour la sauver, qu'on se mette à l'oeuvre ! Qu'on fasse disparaître les limitations constitutionnelles à l'expansion naturelle du Canada français. On compte plus d'un million de Canadiens de langue française en dehors du Québec et M. Pearson leur a donné trois représentants au sein du gouvernement. Il reste à leur donner le droit d'être eux-mêmes, d'être des Canadiens à part entière, ce qui veut dire un statut d'égalité constitutionnelle et culturelle avec leurs frères *Canadians*.

JEAN-LOUIS GAGNON



M. John Diefenbaker



M. T. C. Douglas



M. Robert Thompson



M. Réal Caouette



si vous ne connaissez pas, vous connaîtrez

PAUL
BIENVENU

il voulait être médecin, il aurait pu être musicien, il fut homme d'affaires

Place Ville-Marie.

Dans le hall gigantesque de l'édifice cruciforme, peut-être allez-vous croiser un homme de taille moyenne, un peu replet, le menton légèrement en avant, l'air bonhomme, marchant à petits pas.

Vêtu de manière très classique, le visage jovial, vous n'y ferez peut-être pas attention. Sans doute penserez-vous que c'est monsieur Tout-le-monde. Ne vous y fiez pas, c'est peut-être Paul Bienvenu.

Monsieur « Expo '67 ».

Monsieur Expo pour des milliers de Montréalais déjà, bientôt pour des millions de Canadiens, c'est l'homme qui va assurer la responsabilité de la plus grande manifestation canadienne du siècle, de l'événement le plus marquant du centenaire de la Confédération en 1967. Durant les quatre années qui vont suivre, il sera, en quelque sorte, l'hôte qui va recevoir, au nom du Canada, toutes les délégations des nations étrangères.

Or cet homme, nous public, nous ne le connaissons pas.

Qui est Paul Bienvenu ?

Si le grand public, c'est-à-dire vous ou moi, vient à peine de faire connaissance avec le nom de Paul Bienvenu, il n'en est pas de même pour les vieux « Montréalais » et pour les milieux de la rue Saint-Jacques. En effet, Paul Bienvenu fait partie d'une de ces dynasties d'hommes d'affaires, typiques des Etats-Unis et du Canada. Ce fait est d'autant plus à souligner que, du moins en ce qui concerne les milieux canadiens-français, ces fouilles sont plus rares. Mais le nom Bienvenu prouve justement que le Canadien français peut réussir dans le monde des affaires tout autant qu'un autre.

Le père de Paul Bienvenu, Me Tancrede Bienvenu, fut, de son vivant, un banquier fort réputé dans le monde des affaires. Pour ne donner qu'un exemple, il fut, en 1900, l'un des principaux fondateurs de la Banque Provinciale du Canada. Bon père et bon époux, il eut onze enfants, dont Paul Bienvenu qui devait plus tard reprendre le flambeau.

De sa jeunesse et de sa vie familiale, Paul Bienvenu n'a gardé que de bons souvenirs et donc bien peu d'histoires — ce qui est normal : comme tout un chacun le sait, les peuples et les familles heureuses n'en ont pas. On y vivait en paix — ce qui, paraît-il, n'est plus de mode en notre temps dans les familles — et on avait en commun un amour très vif pour la musique.



M. Tancrede Bienvenu, le père de M. Expo '67

L'un jouait du piano, l'autre du violon, un autre de la clarinette, et de temps en temps, on faisait même des concerts ensemble.

Cet amour de la musique a son importance et explique bien des choses. En effet, lorsqu'on fait connaissance avec Paul Bienvenu, on s'aperçoit qu'il est calme et doux, mais aussi, sous un aspect faussement endormi, très vif et très précis, très conçois même ; qualités appréciables chez un homme d'affaires et, encore plus, chez un commissaire général.

Dans un autre ordre d'idées, cette passion pour la musique n'a pas été sans avoir poussé Paul Bienvenu au mécénat artistique. C'est, en effet, un peu, pour ne pas dire beaucoup, grâce à lui, que l'Orchestre Symphonique de Montréal est ce qu'il est aujourd'hui et s'il en est maintenant

le président, ce n'est pas à simple titre honorifique.

Par ailleurs nous retrouvons, dès le début de son existence, sa présence dans la Fondation Sir Georges-Etienne Cartier dont les efforts ont abouti à la naissance de la Place des Arts, laquelle sera inaugurée au mois d'août.

Mais laissons-là, provisoirement, la musique et revenons à Paul Bienvenu qui, né le 5 mai 1897 à Montréal, fut comme tous les autres petits garçons, un jour d'âge « scolaire ».

Il fit une partie de ses études au collège Sainte-Marie, puis entra au collège Jean-de-Bréboeuf où il les termina. Ce ne fut point, comme on pourrait s'y attendre, un « fort en thème ». Il fut ce qu'on appelle un bon élève, aimant l'é-

tude certes, mais de son propre aveu « pas plus qu'il ne le faut ». Cependant, ses études terminées, il se sentit pousser vers la médecine et entra à l'Université Laval.

Au bout d'un certain temps, il fit un « examen de conscience » qui le décida à opter pour le monde des affaires, se sentant plus qualifié en ce domaine — où, en fait, tout l'attirait — plutôt que dans celui de la médecine. Ne valait-il pas mieux être un bon « homme d'affaires » plutôt qu'un mauvais médecin ? Ce qui somme toute, demandait un certain courage vis-à-vis de soi-même.

Il se lança dans cette nouvelle voie avec le succès que l'on verra.

Cependant la médecine n'y perdit pas. Reprenant une tradition familiale, il s'occupa de l'Hôpital Notre-Dame, dont il fut, pendant longtemps, président du conseil d'administration. Il continue d'ailleurs d'en être membre et de participer aux travaux du conseil dans la mesure du possible. En 1956, il présida avec succès la campagne de souscription publique en faveur de cet hôpital.

Non content de cela, il s'occupa des Ambulances Saint-Jean et devint le président du Conseil du

Québec de cette institution — fonction qu'il assumait pendant trois ans, soit de 1952 à 1955. Il est chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem depuis 1956.

Enfin — mais est-ce que cela a un rapport avec la médecine ? — Mme Bienvenu n'est nulle autre que la fille du Dr Oscar Mercier qui fut, en son temps, l'une des sommités du monde médical de Montréal.

le palmarès des directorats

M. Paul Bienvenu, président du Conseil canadien de la Chambre internationale de Commerce, présente en juin 1959 au premier ministre, M. Diefenbaker, le rapport des travaux du Conseil sur la situation économique.



Ayant laissé la médecine, il se lança courageusement dans le monde des affaires où il ne tarda pas à se tailler une place. Il entra au service de la Société Catelli en 1921 et, de promotion en promotion, arriva en 1928 à la direction de cette entreprise.

Rapidement, sous son impulsion, cette société devint une entreprise qui couvrit le pays d'un océan à l'autre, — ce qui exigea de grands moyens. A cette fin, il alla visiter la France, l'Allemagne, l'Italie pour se perfectionner dans les techniques de fabrication. Il découvrit rapidement que pour faire face à ces pays sur le marché mondial, il fallait s'outiller en consé-

quence. En effet, les machines utilisées pour la fabrication des pâtes, dans ces pays, sont le fruit d'une longue tradition de recherches techniques et restent à l'avant-garde du progrès. Mettant à profit le fruit de son expérience européenne, il rénova entièrement le matériel et les procédés de fabrication des pâtes. On connaît le résultat de cette initiative : les produits Catelli-Habitant sont suffisamment répandus pour qu'on puisse éviter d'en faire la réclame ! Constatons néanmoins que leur succès est l'oeuvre de Paul Bienvenu.

Mais ce n'était qu'un début.

Il fut un des fondateurs de la Canadian Food Processors Association dont il fut le président pendant deux ans, et — soit dit en passant — le premier Canadien français à occuper ce poste ; par la suite membre du comité exécutif de la Grocery Products Manufacturers Association, sa réputation ne cessa de grandir et rapidement on fit appel à lui de toutes parts.

Aussi sèche que soit une énumération, elle vaut, quelquefois, un long poème. Si nous avons sous les yeux une carte d'affaires (et d'affaires seulement...) au nom de Paul Bienvenu, voici ce que nous lirions :



M. et Mme Paul Bienvenu quittant Montréal en 1959 pour se rendre au Congrès de la Chambre de Commerce internationale, à Naples, en Italie.

*Administrateur de Catelli-Habitant
Vice-Président de la Compagnie Bovril (Canada)
Directeur ou administrateur de
Asbestos Corporation Ltd.
Banque de Montréal
Bowater Power Corporation Ltd.
Canadian Petrofina Ltd.
Canadian Tabacofi
Consolidated Bakeries of Canada Ltd.
Crédit Foncier Franco-Canadien
Corporation d'Expansion Financière
Dominion Textile Co. Ltd.
Ford Motor Co. of Canada Ltd.
Molson's Brewery Ltd.
Northern Electric Co. Ltd.
Ogilvie Flour Mills Co. Ltd.
Les Prévoyants du Canada
Royal Exchange Assurance — Atlas Group
Wonder Bakeries Ltd.*

Quel Palmarès !

Si l'on avait besoin d'un homme d'affaires « compétent et canadien-français » pour mettre à la tête du Commissariat général de l'Exposition Mondiale, reconnaissons qu'on l'a trouvé...

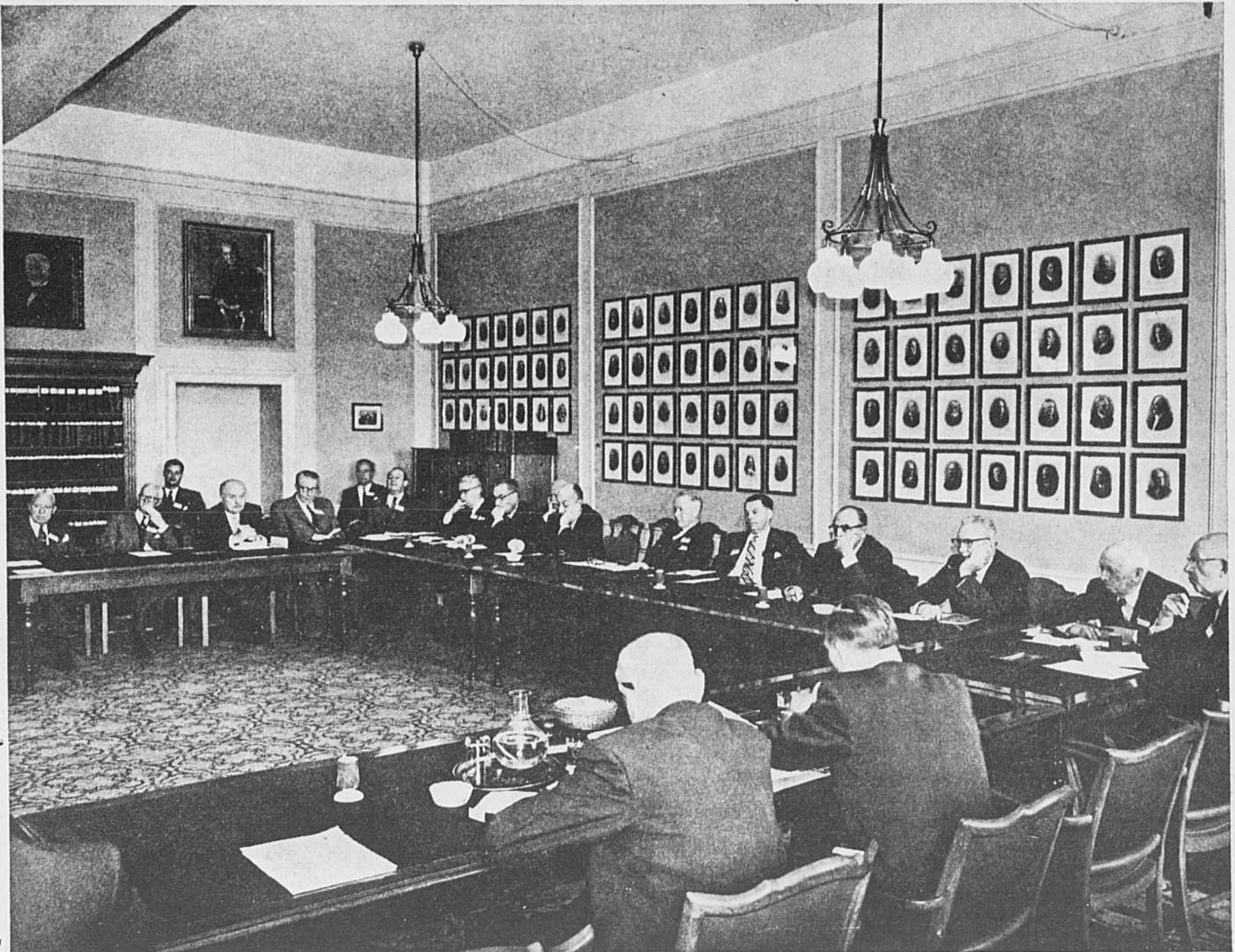
Mais, a-t-on dit, ce n'est pas tout d'être un homme « d'affaires » pour occuper ce poste. Il

faut avoir aussi un certain poids, une réputation internationale... A ce sujet, il n'y a pas lieu d'avoir la moindre inquiétude.

Car ce diable d'homme a trouvé le temps — mais où le prend-il ? — de devenir d'abord membre du comité exécutif de la Chambre de Commerce Canadienne, de 1951 à 1955, pour être finalement président — pendant les années 1959 et 1960 — du conseil canadien de la Chambre Internationale de Commerce dont il est encore, aujourd'hui, membre du comité directeur.

A ce titre, il est allé représenter le commerce canadien aux congrès internationaux des Chambres de Commerce de Tokyo, Naples, Washington, Copenhague. Il est allé en mission ou en voyage d'études au Japon, en Suède, au Danemark, en Afrique du Sud, en Italie, en Grèce, en Belgique... Sans compter que, membre du comité exécutif de la Chambre Internationale, il est obligé de se rendre, deux ou trois l'an, au siège de celle-ci à Paris. Depuis à peu près dix ans... Bref il prend l'avion comme vous ou moi prenons un taxi.

Inutile de préciser que le nom de Paul Bienvenu est très répandu sur les marchés mondiaux.



M. Paul Bienvenu présidant une séance du Conseil canadien de la Chambre internationale de Commerce durant le Congrès de Copenhague, Danemark, en janvier 1962.



M. et Mme Paul Bienvenu dans leur appartement de Westmount.

**un organiste qui aime
la pêche à la ligne**



Pour se détendre, l'orgue...

L'étrange chose qu'une biographie. On compile des faits, des dates, des noms et l'on s'aperçoit qu'on a oublié l'essentiel : *l'homme*.

Certes, tout ce qui précède était nécessaire pour comprendre les raisons qui ont amené les autorités compétentes à lui confier la présidence du commissariat de l'Exposition de 1967. Mais qui est cet homme, connu des grands mais ignoré des humbles, auquel on a confié la tâche de « réaliser » une exposition dont le thème est inspiré d'un livre de Saint-Exupéry : *Terre des Hommes* ?

Le visage rond et replet, les yeux au fond desquels brillent une petite flamme malicieuse, le menton volontaire, trapu et à l'aspect rondouillard — ce qui fait contraste avec son adjoint, M. C. F. Cotsley, mince et long comme un jour sans pain — Paul Bienvenu justifie parfaitement l'impression qu'il donne au prime abord : celle d'être un bon vivant, possédant le sens de l'humour doublé d'un calme à tout épreuve. Dans la conversation, il s'efforce d'être compréhensible pour son interlocuteur : s'il hésite sur un mot, c'est par besoin de précision. Parmi tous les gens que j'ai déjà interviewés dans ma vie de journaliste — et il y en a quelques-uns... c'est peut-être celui en face duquel je me suis trouvé le plus à l'aise.

Que ce soit chez lui — où nous avons eu l'occasion d'apprécier l'hospitalité pleine de gentillesse de Mme Bienvenu — ou dans son bureau, il donne une impression de simplicité qui n'est pas affectée et qui provoque un climat de confiance. Bref, en un mot comme en cent, il est sympathique.

Bien que ses obligations l'entraînent à avoir une vie « sociale » assez chargée — il est membre de plusieurs clubs — sa préférence va plutôt à la vie familiale, qu'il a toute possibilité de vivre, car ses quatre filles lui ont donné 18 petits enfants — neuf garçons et neuf filles. Au milieu de ceux-ci, on le voit très bien dans le rôle d'un grand-père débonnaire !

Sportif ? Oui, mais sans plus. Dans sa jeunesse, il a pratiqué le tennis, — il a été même une assez bonne raquette pour participer à quelques tournois — mais aujourd'hui il préfère le golf et la pêche qu'il aime pour sa tranquillité. Pêcheurs, c'est bien là un des vôtres : il a gardé jalousement le secret de ses bons « endroits »

L'été, il aime se rendre à sa maison de Sainte-Marguerite, pendant les fins de semaine, pour respirer le grand air, loin du bruit et du bureau. Avant d'être commissaire à l'Exposition, il lui est arrivé fréquemment de se rendre à pied de chez lui à son bureau qui se trouvait alors rue Sherbrooke Ouest, et il ne manque pas, lorsqu'il en a l'occasion, de prendre le temps de se promener en ville.

Comme on le sait, il aime la musique et il est aussi musicien. Il possède une fort bonne disothèque et joue de l'orgue bien mieux qu'il ne le prétend. Cet orgue, que l'on peut apercevoir sur une des photos de notre reportage, est loin d'être une garniture de salon ; c'est le signe de la passion musicale qui ne l'a jamais quitté. Il connaît, pour les avoir entendus, les principaux interprètes de cet instrument.

A ce propos, il me revient une anecdote qui survint lors d'un de ses passages à Paris. Un



Mme Bienvenu faisant son courrier.

dimanche matin, après avoir entendu la messe de bonne heure à l'Eglise de la Madeleine, son devoir de chrétien accompli, il sauta dans un taxi pour aller écouter, en tant que musicien, la grand-messe à Notre-Dame, puis dans un autre, pour entendre les orgues réputées d'une autre... A quoi pousse l'amour de la musique !

Il n'est pas nécessaire, je pense, d'ajouter qu'il est travailleur : il n'y a qu'à voir ce que nous avons appelé plus haut sa carte d'affaires... Tout ceci aidera peut-être à mieux situer qui peut-être Paul Bienvenu. Voyons ce qu'est monsieur Expo.



monsieur EXPO '67



L'homme du monde.



L'homme d'affaires.

les pouvoirs sont unanimes

Monsieur Expo est Commissaire général de l'Exposition Universelle.

Cela veut dire quoi, au juste ?

Cela veut dire qu'il a la charge de coordonner tous les efforts, tous les projets et tous les services qui ont un rapport direct avec une entreprise plus colossale qu'on ne le croit, qu'il doit étudier tout ce qui concerne celle-ci et prendre les moyens voulus pour en assurer l'exécution. Selon une formule qui a l'air d'être fort à la mode par chez-nous, en ces temps-ci, il doit « rendre physiquement réalisable ce qui est financièrement possible et moralement souhaitable ». Il est en fait l'Exécutif.

Mais s'il doit tout accomplir, réaliser, il ne commande pas, car l'initiative reste aux mains des gouvernements qui, disons-le, contrôlent les cordons de la bourse !

Avis au Crédit Social !

Cela permet de comprendre pourquoi une certaine lenteur semble se manifester au niveau des décisions — car celles-ci sont du ressort des pouvoirs publics. Pour toutes fins pratiques, Monsieur Expo est un agent coordinateur.

Pour ne donner qu'un exemple, le choix de l'emplacement de l'Expo fut l'objet d'une suite d'études et de longues tractations, quant à son opportunité, entre les gouvernements fédéral, provincial et municipal. Certes Monsieur Expo avait son mot à dire, mais la décision fut arrêtée après accord entre les trois parties intéressées.

Il ne faut donc pas demander à Monsieur Expo plus qu'il n'a le pouvoir de faire ou de donner.

Cependant Monsieur Expo reste l'âme de cette entreprise et son rôle est plus vivant que ses attributions réelles pourraient le laisser supposer. C'est pour cela que j'ai demandé au cours d'une entrevue à Monsieur Expo de préciser, pour le *Samedi*, certains points fondamentaux.



Le maire de Montréal, M. Jean Drapeau, M. Gérard Lévesque, ministre des Terres et Forêts, et M. Pierre Sévigny, alors ministre adjoint de la Défense nationale, signent le protocole désignant M. Paul Bienvenu à la présidence générale du Commissariat de l'Exposition.



Le président Paul Bienvenu

Monsieur Expo, l'Exposition Universelle sera placée sous le titre de « Terre des Hommes ». Quel est la signification que l'on peut donner à ce thème ?

— Ecoutez... Il est difficile de répondre à cette question et certainement d'autres que moi, mieux qualifiés en la matière, pourront vous donner une explication plus complète... Cependant, je me permets de vous donner une interprétation toute personnelle. Pour moi, « Terre des Hommes », en tant que devise, englobe non seulement les réalisations, mais les désirs de l'être humain. Elle doit symboliser l'unité des peuples dans le respect de la personnalité humaine. De ceci découlent, naturellement, la recherche de la paix et le progrès de la liberté. Monsieur Expo, pourriez-vous nous indiquer les

raisons qui, d'après vous, ont poussé à choisir l'emplacement que l'on sait, plutôt qu'un autre ?

— Les raisons sont nombreuses et multiples, si diverses qu'il serait difficile de les énumérer. Néanmoins on peut dire que le site a été un élément déterminant. On pouvait difficilement concevoir une manifestation de ce genre où le fleuve n'aurait pas sa place. Pour beaucoup de pays, le Canada est symbolisé par le Saint-Laurent. Il y a aussi l'aspect financier. De tous les projets qui nous ont été présentés, il ressort, après étude, que celui-ci était le moins lourd à réaliser. Car après tout, c'est l'argent des contribuables. Il y a aussi un gain de terrain sur le fleuve pour la ville de Montréal, terrain qui pourra être utilisable à des fins d'habitations après l'Exposition. Enfin le prolongement du



Le vice-président Cecil Carsley

métro et la construction d'un monorail, ainsi que l'aménagement d'un terrain de stationnement, capable de recevoir 20,000 voitures, ont aidé à résoudre le problème primordial des communications.

L'emplacement de l'Île Sainte-Hélène a soulevé un certain nombre de protestations, sous prétexte que cet oasis pourrait disparaître à l'occasion de l'Expo ?

— Je crois que ces protestations sont dues à une méconnaissance du problème. Si les gens veulent bien voir le projet, ils s'apercevront qu'il n'est pas question de détruire le site actuel de l'Île Sainte-Hélène. Il sera conservé tel quel. En bordure de la nouvelle île Notre-Dame, Sainte-Hélène restera une sorte de havre de repos...



Quel sera d'après vous, les effets sensibles de l'Exposition sur l'ensemble du pays ?

— Je pense que l'Exposition va provoquer une relance aux effets durables de l'économie canadienne. Pour la région de Montréal, je ne crois pas être obligé de vous souligner les conséquences que cela pourra avoir sur le commerce local. Au point de vue provincial et fédéral, il va certainement avoir une entrée importante de capitaux étrangers et provoquer une relance dans le domaine du travail et de la construction.

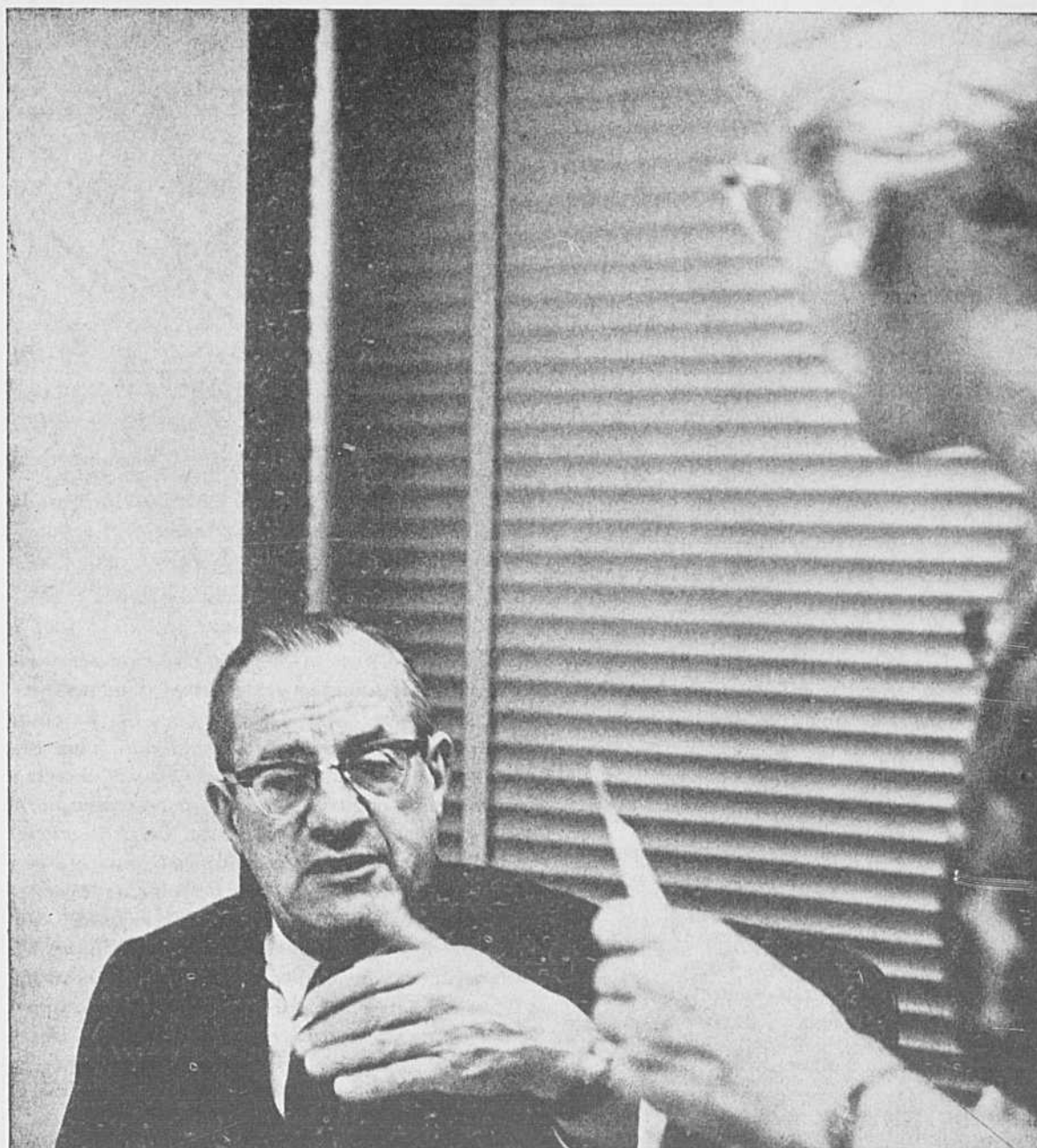
Et monsieur Expo est obligé de me quitter.

— Au fait Monsieur Expo, pour assumer un poste pareil, doit sûrement touché un salaire considérable ?

Certainement. On lui donne un dollar (\$1.00) par année !...

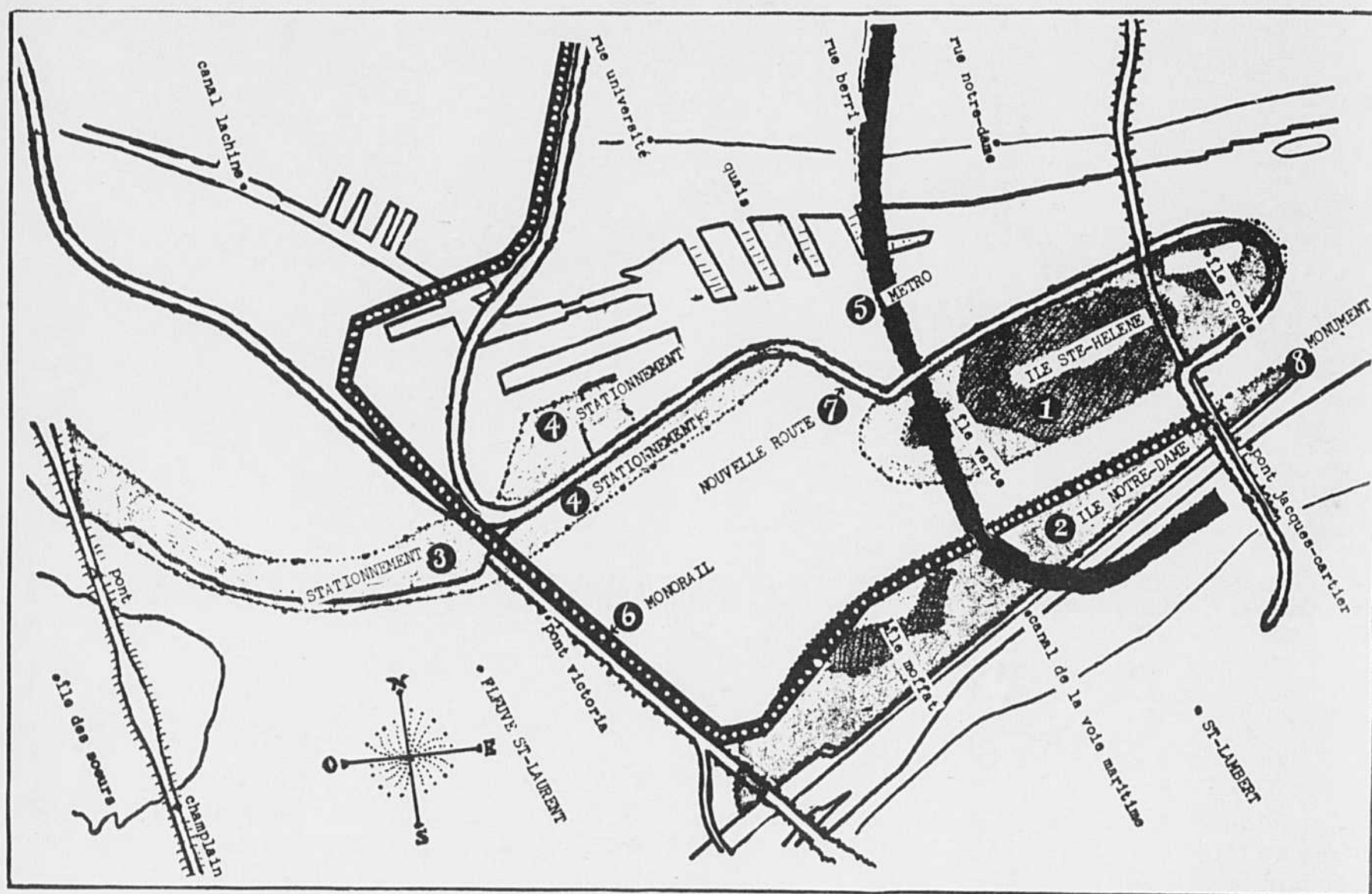
Somme d'ailleurs qu'il partage avec sa secrétaire, Mlle Poirier.

FRANÇOIS PIAZZA



M. Expo '67 et sa secrétaire, Mlle Clothilde Poirier.

L'EXPO DE '67 SERA UN JARDIN SUR L'EAU



Voici le plan des emplacements et des installations qui seront aménagés pour l'exposition de 1967 :

1 — L'île Sainte-Hélène sera agrandie. On rattachera à celle-ci l'île Verte et l'île Ronde. La superficie de l'île sera portée de 135 à 310 acres. L'île Sainte-Hélène restera ce qu'elle est : un oasis de verdure, un bouquet d'arbres sur l'eau. Les constructions provisoires seront érigées sur la terre « gagnée » et non dans l'île Sainte-Hélène proprement dite.

2 — Une nouvelle île — l'île Notre-Dame — va naître le long de la Voie maritime. Elle partira d'un pont Victoria pour dépasser le pont Jacques-Cartier. Faite de « remplissage », absorbant du coup l'île Moffat, elle aura une superficie égale à celle de l'île Sainte-Hélène agrandie. Au total, soit 620 acres. C'est là que seront érigés les bâtiments de l'Expo, les grands pavillons et les services administratifs. A noter qu'on avait d'abord songé à donner à cette île un nom fort approprié — l'île de la Cité — mais qu'on y renonça parce qu'on craignait qu'elle ne devint aussitôt « The City Island ».

3 et 4 — Un immense parc de stationnement,

capable d'accueillir 20,000 voitures, sera aménagé sur la rive nord du fleuve. Partant du pont Victoria, il longera la berge jusqu'au port. Cette grande superficie sera, elle aussi, un gain de terre sur le Saint-Laurent. Ce parc de stationnement vaudra son pesant d'or, car il sera impossible de se rendre en voiture à l'Exposition.

5 — Le métro sera prolongé de la rue Berri à Longueuil. Il passera sous le fleuve. Une station sera aménagée à l'intérieur de l'île Sainte-Hélène, une deuxième à l'Exposition proprement dite, soit dans l'île Notre-Dame, et une troisième à Longueuil. Le métro pourra transporter 60,000 personnes à l'heure. Cette solution présente l'avantage de pouvoir être rentable et fort utile après l'Exposition. Non seulement parce que le métro facilitera le transport des gens de la rive sud obligés de se rendre à Montréal, mais aussi parce qu'en été, il rendra l'île Sainte-Hélène plus facilement accessible aux enfants et aux mères de famille.

6 — Le monorail partira de la rue Université, franchira le canal Lachine au dessus du terrain de stationnement, longera le pont Victoria pour

franchir le fleuve et suivra le bord de l'île Notre-Dame pour s'arrêter sous le pont Jacques-Cartier.

7 — Du pont Victoria à l'île Sainte-Hélène dont elle fera le tour avant de déboucher sur les terrains de l'Expo après avoir longé le pont Jacques-Cartier, la nouvelle route sera réservée ou presque à l'usage des voitures officielles. Un pont sera construit entre Montréal et l'île Sainte-Hélène. Les piétons, s'ils le désirent, pourront l'emprunter.

8 — C'est à la pointe de l'île Notre-Dame, passé le pont Jacques-Cartier, que sera érigé le monument symbolisant l'Expo de '67. Placé à l'entrée de la Voie maritime, il apparaîtra comme l'indestructible témoin des arts et des travaux de la Paix, le gardien de la Terre des Hommes.

■ ■ ■

Rappelons enfin que tous les terrains comme toutes les infrastructures de l'Exposition seront la propriété de la ville de Montréal dont l'étendue, par un acte de la Législature, a été prolongée jusqu'à la Voie maritime.



M. Werner Hirsig

VOTRE DESTIN

Notre collaborateur François de Vernal a interviewé, à Québec où il habite, M. Werner Hirsig, astrologue suisse de réputation internationale. M. Hirsig est au Canada depuis sept ans. Récemment, il publiait un livre sur l'astrologie et, prochainement, un deuxième doit paraître. M. Hirsig est spécialisé dans l'analyse des conjonctures internationales alors que sa femme, Mme Huguette Hirsig, connue de tous les auditeurs de la télévision, s'intéresse davantage à l'étude des destins individuels.

Migrez, migrez de Genève
[trestous
Saturne d'or en fer se
[changera,
Le contre Raypoz exterminera
[tous,
Avant l'advent le ciel signe
[fera
NOSTRADAMUS.

(Emigrez, émigrez donc tous, habitants de Genève ! Votre âge d'or se changera en âge de fer. L'ennemi de la paix vous exterminera tous. Avant l'événement il y aura un signe dans le ciel).

Et vous Monsieur Hirsig fuyez-vous la Suisse ?

Non pas tout à fait, bien que les prédictions de Nostradamus établies il y a plus de quatre cents ans sont troublantes.

Vous, en tant qu'astrologue, vous croyez en l'avenir ?

Bien entendu tout est réglé d'avance dans les moindres détails.

Que nous réserve demain ?

Demain la roue de notre destin tournera. Il y aura en juillet une éclipse totale au-dessus du Canada et des Etats-Unis. C'est signe de catastrophe : incendies, inondations, maladies et par le fait même crise économique.

Et en politique ?

Caouette orientera sa politique vers la gauche et l'on parlera beaucoup de lui.

Au point de vue international ?

Nous assistons à l'achèvement d'un monde. Notre civilisation gréco-latine se meurt. L'Orient envahira l'Occident. Déjà de nombreuses frontières sont encerclées par le communisme. La Russie dominera l'Europe et, à son tour, sera dominée par la Chine. Et malheureusement, selon les astres, un accord ne peut vraiment plus s'établir entre nous et le monde rouge. La marée rouge sera demain une marée jaune.

Monsieur Hirsig, laissons l'avenir devant nous et parlons du passé. Où êtes-vous né ?

Je suis né le 13 juillet 1914, à 8 h. 30 du soir à Lausanne, en Suisse. Mon père travaillait sur une locomotive de chemin de fer. C'était un homme très droit, très juste et très sévère. Un vrai calviniste.

Quelles ont été vos études ?

Après mon cours classique, j'ai décidé d'être droguiste. Je ne sais pas pourquoi, mais les fioles, les herbes m'attiraient. A cette époque,

donc en 1931, les droguistes préparaient eux-mêmes des parfums.

Et toujours pas d'astrologie.

Non, mais un jour voilà, je me promène et dans une vitrine de libraire, je vois un traité de sciences occultes. Je l'achète, je m'assied sur un banc et je le lis sans voir le temps passer. Je rentre chez moi, nous habitons dans la banlieue de Lausanne à cette époque, et je dis à ma mère : « c'est décidé, je laisse les bonnes et les mauvaises herbes. Je suis astrologue. »

Quelle a été la réponse de votre mère ?

Elle a été surprise, mais elle m'a compris. Je lui ai expliqué mes premières notions d'astrologie et comme elle est très près de la nature, elle a très bien admis ma vocation. Mais, mon père, cela a été une autre histoire. Il a pesté, fulminé et finalement il m'a demandé de réfléchir. C'était tout réfléchi.

Qu'avez-vous fait ?

J'ai étudié l'astrologie. C'était très dur pour moi car je ne suis pas fort en calcul et il y a beaucoup de calcul à faire pour savoir la situation exacte où se trouve une personne à l'heure de sa naissance par rapport au système planétaire. Une minute d'écart fausse souvent nos pronostics et peu de gens savent l'heure exacte à laquelle ils naissent.

Quel âge aviez-vous ?

Dix-huit ans. Mon père m'a offert dans le sous-sol une petite pièce. Cela a été mon premier bureau. Je ne pouvais à peine m'y retourner. Mais c'est quand même dans cette pièce que la chance m'a souri à bien des titres.

Aviez-vous beaucoup de clients à cette époque ?

Déjà des amis, des relations de mon père. Ils payaient des prix symboliques pour que je fasse leur horoscope; ainsi j'apprenais mon métier. Comme tous ses amis étaient étonnés de ce que je leur disais, je fus très vite connu dans les environs. Un jour, je m'en rappelle comme si c'était aujourd'hui, ma mère m'appelle, affolée : « Werner, un homme te demande. Je crois qu'il est de la police. » Vous comprenez, l'astrologie à cette époque, et surtout en Suisse, c'était considéré comme de la sorcellerie. Derrière ma mère suivait un homme, un géant, vraiment quelqu'un d'extraordinaire. C'était mon premier grand client.

Était-il policier ?

Pas du tout. J'avais en face de moi un homme désespéré. « Voilà, me dit-il, je suis ruiné après une vie de travail. » Il pouvait avoir quarante, quarante-cinq ans. « J'ai décidé de me tuer après avoir tué ma femme et mes enfants, je ne sais pas pourquoi je viens vous voir. » J'avais 19 ans. J'ai fait l'horoscope de cet homme. Il était vraiment catastrophique. Je voyais au bout du long tunnel noir qu'il traversait une porte de sortie, mais je n'étais même pas sûr qu'il l'atteindrait. Je lui ai dit qu'il devait attendre, espérer, qu'il y avait un espoir. Je voulais le convaincre, j'étais convaincu que je voyais, pour dans plusieurs mois, une faible lumière dans sa vie. Mais il me dit : « Je n'ai plus rien, rien. » C'était un

très bon maraîcher. Je lui ai dit : « Je ne sais pas, mais vous pourriez peut-être vendre des fruits, des légumes au marché avec une charrette à bras, tous les matins. » Il est parti en branlant de la tête. Mais il a suivi mon conseil et je vous parle d'un homme toujours vivant, à nouveau millionnaire. Cela, c'est ma première grande satisfaction professionnelle.

Et la police ne vous a jamais arrêté pour vous brûler vif ?

Oui, une fois, bien des années après; en fait, c'est ma seconde chance. Voici pourquoi : j'exerçais ma profession, toujours dans mon petit bureau, j'avais cependant une nombreuse clientèle et, un jour, je reçus en consultation un riche homme d'affaires.

C'était le directeur d'une Compagnie d'assurance. Il m'a donné la date de naissance de nombreuses personnes pour que je lui soumette un rapport sur le caractère des personnes désignées. Ainsi si l'on veut, je suis devenu orienteur professionnel. Après ce premier rendez-vous mon riche client me soumit régulièrement les cas des personnes qu'il désirait employer. Un jour, il me dit : « vous devriez vous installer au cœur de Lausanne au lieu de rester dans la banlieue de cette ville. »

Depuis longtemps je songeais à cela mais j'avais peur. Trop connu, je pouvais avoir des ennuis,

l'astrologie étant assimilée à la cartomancie. Malgré tout, j'ai suivi les conseils de mon client qui me promettait sa protection le cas au besoin. Je me suis installé à Lausanne. Quelques jours après des policiers se présentèrent et m'arrêtèrent. Je prévins mon ami, mais je fus malgré tout condamné à une amende et naturellement on m'interdisait de pratiquer. Dans cette même période, mon riche client me mit en rapport, après la condamnation, avec un très grand avocat de la ville. Ce dernier me reçut et me dit : « Je ne puis rien pour vous, mais mon stagiaire est passionné d'astrologie et va vous aider. » Ce stagiaire plaida donc en Appel en disant que si l'on condamnait l'Astrologie l'on devait condamner la météorologie puisque cette science prévoit le temps. Il fit de mon procès, un procès de principe. Je fus acquitté, l'amende remboursée et l'on toléra que j'exerce. Depuis lors, le jeune avocat qui me défendit est devenu chef de la Sûreté nationale en Suisse.

Ainsi, grâce à ce procès, je suis devenu officiellement astrologue.

Après la police, parlez-nous de la guerre, car vous avez dû être militaire ?

Certainement, même si la Suisse est un pays neutre, à 20 ans j'ai été obligé de faire mon service militaire. Et plus tard, soit chaque année, pendant plusieurs semaines, j'ai accompli des périodes militaires. C'est en 1939 qu'il m'est

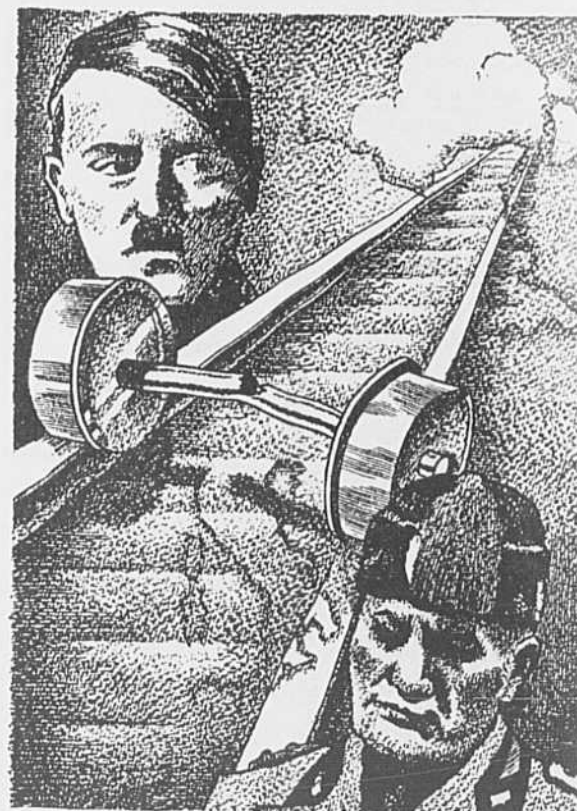


MAI 1939

Fissures

dans

L'AXE



WILDCAT!



UNE VALEUR GENERAL MOTORS

Le coupé sport Wildcat 2 portes

Signalement de la Wildcat: svelte, de marche assurée, puissante (325 CV). Il en existe de trois sortes: décapotable, coupé sport 2 portes, hardtop 4 portes. Description interne: moteur V8 Wildcat de 401 po. cu.; taux de compression 10.25 à 1; carburateur inversé à quatre corps; transmission automatique à turbines; freins de 12" avec ailettes d'aluminium à l'avant. Tempérament: très impatiente en captivité. Se trouve dans son élément sur la grande route (son allure est légère et sûre comme celle d'un félin). Habitat: chez les concessionnaires Buick.

LA WILDCAT DE BUICK

PLAISIR POUR TOUS EN ONTARIO



Poste d'observation intéressant
du vieux Fort Henry



Excellent sport
pour les gens jeunes de caractère

L'exploration des parapets du vieux Fort Henry réjouira toute la famille. Toute la région de Kingston, surplombant le lac Ontario, rappelle le passé pittoresque de l'Ontario. Dans les environs se trouvent de nombreux lacs et lieux de villégiature, renommés pour leurs belles plages, la limpidité de l'eau et la pêche.

GRATIS! BROCHURE EN COULEUR DE 40 PAGES, CARTE ROUTIÈRE, ETC. ENVOYÉES SUR DEMANDE

ONTARIO TRAVEL DÉPT.
Parliament Buildings, Toronto 2, Ontario

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

Ministère du Tourisme et de la Publicité de l'Ontario
Hon. Bryan L. Cathcart, Ministre

CB-63F

CONNAISSEZ MIEUX L'ONTARIO

section de chiens, c'est-à-dire nous dirigeons des chiens qui portaient des messages d'un point à un autre. La Suisse étant un pays de montagne, cette section présente de nombreux avantages. Notre capitaine était un homme étonnant, il se nommait le capitaine Liethi. Tous nous l'aimions. Il avait un immense chien entièrement blanc. J'ai annoncé au capitaine que son chien était très sensible des pattes et qu'il serait tué quand il serait blessé aux pattes. C'est ce qui est arrivé, car on peut prévoir l'avenir des bêtes comme des hommes. Mais pour revenir à Liethi, je le perdais de vue. Un jour, peu après la guerre, une nuit je rêve à lui; je l'entends m'appeler à son secours. Le matin à mon réveil, je conte mon étonnant rêve à ma femme et elle me conseille de téléphoner à Liethi. Nous habitions Lausanne et lui Berne. C'est l'épouse du Capitaine qui me répondit au bout du fil. Elle me dit que son mari se mourrait et, toute la nuit, il m'avait appelé à son secours. Il se plaignait qu'aucun de ses anciens soit près de lui.

Toujours dans le domaine de la guerre, n'avez-vous pas fait des prédictions qui auraient pu vous coûter la vie?

Un peu avant la guerre, j'avais créé un journal, *Destin*, et j'écrivais donc des prévisions internationales. Au moment où fut forgé l'axe entre Hitler et Mussolini, j'ai prévu, en gros caractères, le désaccord prochain qui existerait entre ces deux dictateurs. Il n'était pas bon de dire à cette époque certaines vérités, les nazis avaient le bras long. Certains astrologues ont été souvent enlevés et déportés pour leur prédiction sur le régime nazi.

Parlez-nous de votre revue?

Destin a très souvent prévu des mois si ce n'est des années à l'avance, des événements internationaux. La réputation de cette revue ne se limite pas à la Suisse. Elle est aussi très connue en France, car elle paraît encore. Cette revue, quand j'en assurais la direction, me demandait un travail énorme; je passais souvent plusieurs semaines à composer l'éditorial qui parlait non pas de suppositions mais de conjonctures certaines.

Vous ne vous trompez pas?

Si nos calculs sont exacts, jamais. L'astrologie est une véritable science et très souvent les savants s'inspirent d'elle et la traitent avec respect. Jung, célèbre psychologue et psychanalyste, est je dois dire un des patrons de l'astrologie moderne. Il lui a donné un nouveau sens. Car l'astrologie, c'est un peu la science de l'âme et l'âme calque notre destin. Vous savez, en Europe très souvent, j'entendais des médecins me dire: «un médecin devrait toujours travailler de pair avec un astrologue, il connaîtrait mieux ses malades.»

Mais à quoi sert l'astrologie puisque l'on ne peut rien changer à notre destin?

Prenons par exemple le cas d'une opération. Il y aura même si l'opération est grave, très grave, une période plus propice qu'une autre



Mme Hugnette Hirsig

pour l'effectuer. Une période où le moral du malade sera meilleur.

Mais le résultat final sera le même?

Oui et non, car il y a en nous une très faible marge de liberté individuelle. Si faible soit-elle, elle existe. Ma femme qui, après avoir été mon assistante est maintenant mon associée, pourrait mieux vous répondre que moi, car elle se spécialise dans l'astrologie individuelle tandis que je me penche plutôt sur les problèmes internationaux. Elle constate que chaque individu a une marge entre le possible et l'impossible. Vous vous souvenez d'un de mes premiers clients qui voulait se suicider. En fait, je n'étais pas certain qu'il s'en sortirait, mais j'ai quand même vu la lumière au bout de son tunnel, c'est-à-dire la période tragique qu'il vivait. En toute bonne foi, je lui ai communiqué l'espoir, je ne pouvais pas faire plus. Je ne mentais point, il avait une faible chance. L'astrologie lui a peut-être permis de survivre. De toute façon j'ai connu mieux que lui-même sa nature et j'ai pu le conseiller dans un sens positif. Nous prévoyons les écueils et l'abordage est moins difficile.

Pourriez-vous nous dire, je vous prie, votre définition de la liberté?

L'homme, pour moi, est libre jusqu'au moment où il prend une décision. Nous sommes des passagers sur un navire. Nous vivons une traversée. Sur le navire, nous pouvons accomplir les actes qu'il nous plaît. Après, eh bien après!

Et vous, M. Hirsig, qui connaissez le destin des autres, connaissez-vous votre propre destin?

(Monsieur Hirsig sourit, peut-être connaît-il l'heure de sa mort, cela lui importe peu, nous venons de quelque part et nous allons très loin. Monsieur Hirsig n'est qu'un passager, un passager clandestin qui essaye de prendre entre ses mains la lumière de ses lendemains.)

F. DE VERNAL



**Aller au Nouveau-Brunswick, c'est facile
ce qui est difficile, c'est lui dire au-revoir**



Le Nouveau-Brunswick est un voisin tout proche—mais si agréablement différent.

Au pêcheur, à l'amateur de curiosités, à la famille qui aime l'air, le soleil et la mer, aux milliers de personnes qui veulent bénéficier de la douceur bienfaisante de son climat marin—le Nouveau-Brunswick offre des vacances incomparables... dans un cadre unique, exceptionnel, vraiment différent.

Au Nouveau-Brunswick, vous apprendrez des mots nouveaux, des noms étranges et mystérieux comme "Kouchibouguac" ou "Buctouche". Vous apprendrez que cette accueillante province se caractérise par des



spécialités gastronomiques comme le homard; que Fredericton est une capitale aux nobles traditions, paisible, artistique et merveilleusement sympathique; que c'est dans la Baie de Fundy que les marées y sont les plus hautes au monde; que son parc national est le plus pittoresque d'Amérique du Nord.

Au Nouveau-Brunswick on s'empresse de vous plaire, on s'occupera de votre bien-être, de votre confort. Que de magnifiques souvenirs vous rapporterez de cette éblouissante province. *Il vous sera difficile de lui dire au-revoir.*



GRATIS!

**GUIDE TOURISTIQUE (en français)
et CARTE ROUTIÈRE**

BUREAU DU TOURISME DU NOUVEAU-BRUNSWICK
Frédéricton, Nouveau-Brunswick, Canada

LES-2

Veuillez envoyer le Guide et la Carte à:

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

EN CARACTÈRES IMPRIMÉS S.V.P.



Lemoyne d'Iberville

un coeur, un continent

UN SON de cloche, assourdi par la bourrasque qui menace d'engloutir Ville-Marie, annonce l'angelus de six heures aux « Montréalistes » barricadés dans leurs rugueuses cabanes.

Nous sommes au 30 janvier 1685 et, dans tous les foyers de la ville naissante, s'agenouillent à l'unisson devant l'âtre où flambe la bûche de pin parfumé, le colon, le soldat et le seigneur désireux d'offrir la prière du soir pour la guérison du bon et vaillant Sieur de Longueuil que la mort harcèle depuis quelques jours.

Tous ses enfants, à l'exception de Pierre Lemoyne, sont à son chevet. Le supérieur des Messieurs de Saint-Sulpice est allé plusieurs fois rendre visite à la famille éplorée, dans la spacieuse maison de la rue St-Paul. Mais malgré sa foi inébranlable dans la sollicitude divine, M. Dollier de Casson ne s'attend plus à la guérison de l'admirable pionnier Charles Lemoyne pour lequel il a demandé à ses fidèles paroissiens la collaboration de leurs prières. Donc ce soir, à Ville-Marie, environ mille colons prient pour le salut du plus fameux des coureurs de bois de son époque.

Soudain dans l'air ouaté s'élève l'aboïement d'un chien qui s'élance à la rencontre de deux silhouettes derrière l'épais nuage de neige qui s'abat, maintenant, sur toutes choses. Arrivés au bout du sinueux sentier venant du nord et qui prend nom de rue Saint-Joseph; à l'angle est de l'église Notre-Dame où il aboutit, les deux voyageurs interrompent leur marche pour reprendre haleine et accueillir la bête joyeuse venue à leur rencontre.

— Ça va, Cantin, ça va ! Cesse d'ameuter toute la population et retourne à ta niche...

— Tu ferais mieux de garder tes aboïements pour nous avertir quand les Iroquois viendront nous rendre visite, grommela le plus petit des raquetteurs...

— Cantin est un bon chien, un chien de devoir, un descendant de l'admirable Pilote dressé par Lambert Closse. C'est tout dire. C'est un ami fidèle...

— A qui appartient cette bête ?

— C'est le chien de Picoté de Belestre. C'est le seul héritage de Geneviève...

— Cela explique bien des choses et je comprends parfaitement le pourquoi des manifestations amicales...

Mais le grand garçon n'écoutait plus son compagnon et s'étant penché chuchota dans l'oreille du chien des mots qui eurent pour effet de le faire frétiller joyeusement et pousser quelques petits grognements amicaux.

— Tiens prends ce gant Cantin, et en bon chien que tu es, porte-le à Geneviève. Tu entends, Geneviève...

La bête ferma les crocs sur le gant de fourrure qu'on lui confiait pour le déposer aux pieds de sa maîtresse et, après quelques gambades circulaires sous la poudrière qui faisait ondoyer sa longue fourrure fauve, fila d'un trait dans la direction d'une maisonnette située à l'ouest du Séminaire.

— Ainsi elle saura que je suis de retour à Ville-Marie, crut devoir ajouter Pierre Lemoyne à son frère d'armes, Jacques Testard de Montigny.

— Toujours amoureux, alors... ?

— Toujours. Mais ce soir, une préoccupation plus grave efface toutes les autres. Allons, rentrons.

— Pourvu que ton père soit encore vivant.

Et les deux raquetteurs s'engagent lestement dans l'étroite rue Saint-Joseph, tournent à gauche et s'arrêtent devant une maison imposante aux fenêtres abondamment éclairées. Après avoir frappé le lourd marteau de la porte, les voyageurs s'empressent de retirer leurs raquettes et se débarrassent de leurs épais manteaux de fourrure alourdis de neige accumulée. La porte s'ouvre alors devant une vieille domestique toute en pleurs, vêtue à la normande, portant un chapelet d'une main et un énorme candélabre de l'autre. Aveuglés un instant par la flamme des bougies, les nouveaux arrivés entrent vivement dans la spacieuse résidence des Lemoyne où le confort et un certain luxe donnent un air de sécurité.

— Comment est-il, ma bonne Fanfan, questionne Jacques de Montigny.

— Il n'y a plus d'espoir, mon petit Jacques, plus d'espoir.

La dévouée Fanfan éprouvait beaucoup de tendresse pour ce petit Jacques qui, devenu orphelin, à deux ans, après le massacre de ses parents par les Iroquois, avait été adopté par la famille Lemoyne et considéré comme des leurs. Du même âge que Pierre Lemoyne, impulsif, brave et loyal comme lui, il était devenu le confident et le frère d'armes de celui qui devait être surnommé « le Cid Canadien ». Jacques avait été chargé par madame Lemoyne d'aller à la recherche de son grand Pierre pour lui annoncer la maladie subite et la fin prochaine du chef de la famille. Les deux jeunes hommes s'étaient croisés aux Trois-Rivières d'où ils arrivaient après plusieurs longs jours de marche à travers bois.

— Il faut monter tout de suite mon grand, tout de suite. Car notre pauvre maître n'en a pas pour bien longtemps. On dirait qu'il vous attend pour trépasser et il n'a pas cessé de vous réclamer depuis ce matin. Mais qu'avez-vous fait ?

— Il faut blâmer la tempête, ma bonne Fanfan, et il y a plus d'une semaine que nous marchons.

— Toute la famille est auprès de notre maître qui ne veut voir personne sortir de la chambre... Ah ! notre pauvre maîtresse est bien désespérée...

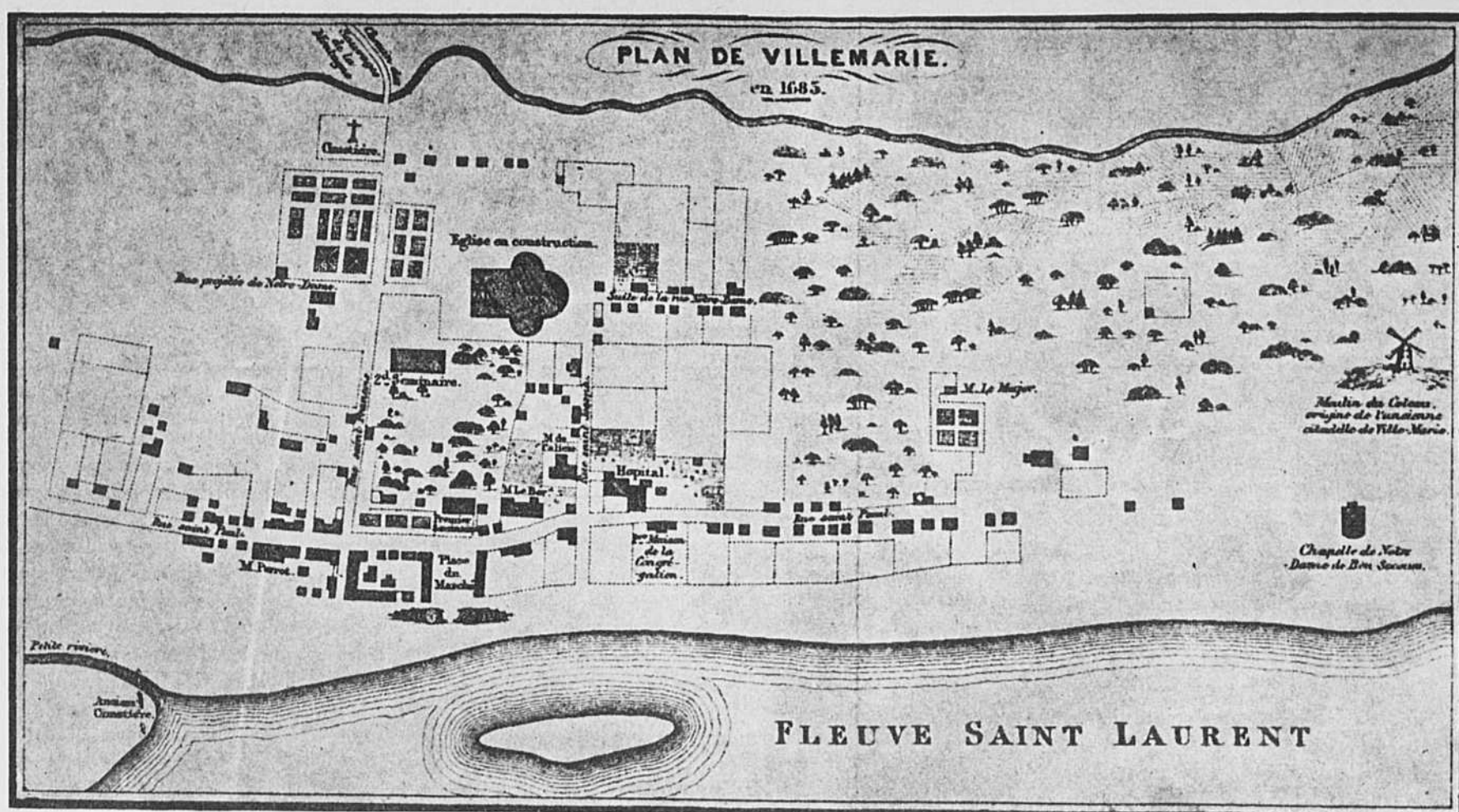
Au comble de l'émotion, la bonne Fanfan éclata en sanglots et se mit à trembler si fort que Jacques de Montigny s'empare du candélabre qu'elle n'avait plus la force de tenir.

— Viens, Pierre, il faut monter tout de suite... Les deux jeunes garçons se frayèrent un chemin dans l'escalier où des parents éloignés et des amis s'étaient agenouillés pour réciter la prière des morts et Pierre Lemoyne apparut bientôt dans l'encadrement de la porte devant le lit de son père. Tous se turent en apercevant sa haute silhouette et dans le lourd silence la voix du mourant se fit entendre.

— Pierre, c'est toi. Tu es venu, tu es là... Je savais qu'un Lemoyne répond toujours à l'appel...

— Père.

un roman d'époque de Réjane DesRameaux



Le Moyne d'Iberville

— Père.

Pierre avait prononcé ce mot d'une voix étouffée tout en s'agenouillant auprès du lit. Il appuya le front sur la main moite du mourant et demeura plusieurs minutes sans pouvoir parler, les yeux brûlés par les larmes qu'il ne voulait pas trahir et la gorge prise dans un étouffement. Dans sa tête bourdonnante d'émotion les pensées de résignation et de révolte s'entrechoquaient. La raison lui enseignait d'accepter la triste évidence que le chef de la famille, en dépit de ses 59 ans, était arrivé au terme de son long voyage de périls et de sacrifices et que comme tous les autres membres de sa famille il devait s'incliner devant le sort. Puis il se disait que la mort n'avait pas le droit d'emporter, à l'âge où l'humain combattif s'attend à la récompense que commentent la grandeur et l'importance de la tâche accomplie, celui qui ne demandait qu'à vivre au sein de la nature et de sa famille. Or, la récompense promise à Charles Lemoyne Sieur de Longueuil, ne devait-elle pas être signée par le Roi de France et porter le titre de Gouverneur de Ville-Marie ?

Hélas ! les années de labeur et de risques s'étaient écoulées, la tâche avait été accomplie jusqu'au bout des forces physiques et au prix de sa jeunesse, de sa santé et de sa vie... et la récompense n'était pas venue. Quelle injustice !

Une plainte tira Pierre de ses amères réflexions et il regarda enfin sa mère, l'héroïque Catherine Thierry dont la réputation était de n'avoir jamais pleuré. La pauvre femme assise dans une bergère à la tête du lit d'où elle n'avait pas bougé depuis des jours afin d'être présente jusqu'à la fin, offrait l'image même de la douleur avec ses yeux bouffis par les larmes et son admirable chevelure blanche, malgré ses 43 ans, dé-

faite sur ses épaules. Sur son sein reposait le dernier-né de la famille, Antoine, âgé de deux ans. Grâce à son innocence, il ignorait tout du drame qui se jouait autour de lui.

Pierre tendit la main vers l'admirable compagne de son père. Le mourant fit un signe de la main.

— Je suis... fatigué... Je vais... dormir. Charles... lis la lettre du Gouverneur...

— Oui, père.

Domptant son émotion, l'ainé déplia le document officiel et lentement il lut :

« Monsieur Lemoyne a rendu de grands services au pays ; mais celui qu'il vient de rendre au mois de juillet dernier est si considérable qu'il est à propos, pour l'encourager à l'avenir, que vous lui accordiez le gouvernement de Montréal dont il est déjà capitaine ayant plus fait la guerre aux Iroquois qu'aucun autre officier qui soit au Canada. »

Signé

Gouverneur-Général de la Barre.

Cette fois-ci Charles Lemoyne, Sieur de Longueuil, n'ouvrit plus les yeux et sa poitrine demeura sans souffle. Résignée à la triste réalité, Catherine Thierry baissa le front pendant que Pierre lui entourait les épaules tendrement. Tous s'agenouillèrent enfin pour une dernière prière devant celui qui laissait au monde en plus d'innombrables actes bienfaisants, dix fils dont la conduite héroïque allait éclairer du plus bel éclat des pages inoubliables d'histoire.

DEPUIS la mort du chef de la famille, Pierre s'était consacré à la réorganisation de la vie familiale, aux fréquents déplacements en dehors de Ville-Marie, aux missions délicates auprès des personnalités commerciales étroitement engagées dans les transactions de la Compagnie Française du Nord dans laquelle les Lemoyne et les Le Ber étaient d'importants actionnaires. Les nombreuses

entrevues que lui accordaient les autorités militaires qui devaient protéger l'expédition de la Baie d'Hudson complétaient un programme abondamment chargé et qui ne permettait aucun répit à d'Iberville. Aussi se désolait-il de ne pouvoir se rendre auprès de Geneviève de Belestre qui attendait, toujours affreusement inquiète, un signe de vie de celui qui l'avait envoûtée corps et âme.

Depuis le retour de Pierre à Ville-Marie, la douce jeune fille n'avait pas eu la plus petite chance de le croiser et lui parler. A l'église, le matin des funérailles, elle avait tenté d'attirer le regard du grand et altier jeune homme assis à quelques pas d'elle ; mais Pierre, entièrement absorbé par son chagrin réel et celui de sa mère inconsolable, ne n'avait pas vu. Elle s'en désolait.

Geneviève Picoté de Belestre, dont les parents étaient de petite noblesse appauvrie, était orpheline de père et mère depuis l'âge de 5 ans. Elle avait été élevée et gardée par sa soeur aînée, une personne acariâtre et jalouse. La petite avait donc grandi sans tendresse, auprès d'une soeur entièrement soumise à la volonté implacable d'un mari intolérant et puritain. Elle était follement amoureuse de Pierre d'Iberville depuis le jour qu'il était descendu du navire arrivant de France où le jeune homme avait été chargé d'une mission à la cour de Versailles. Elle n'avait, depuis, cessé de penser à lui, de le voir passer et repasser derrière ses paupières baissées, évoluant avec une aisance que les autres chevaliers de la Nouvelle-France n'avaient pas. Son magnétisme indéniable l'avait subjuguée, elle aussi, et, dans ses pensées les plus intimes, elle s'était donnée à lui pour toujours. Pour Pierre d'Iberville dont le regard scrutateur dominait — hommes et femmes. Geneviève était prête à donner les plus grandes preuves d'amour, capable de tous les sacrifices comme des plus folles libertés. Et Pierre d'Iberville ignorait encore la précieuse conquête qu'on lui

apportait sans qu'il ait eu à livrer bataille.

Certains hasards heureux avaient permis aux deux jeunes gens de se rencontrer, au magasin général de Jacques Le Ber, l'oncle de Pierre, rue St-Paul. Dans un coin reculé de l'établissement Pierre avait frôlé les doigts fuselés de la jeune fille et fait tourner autour de son poignet les belles boucles brunes et soyeuses qu'elle portait libres sur ses épaules. Il l'avait même fait consentir à des promenades au bois, où il l'avait amenée, toute serrée contre lui, sur son grand cheval noir. Elle s'était blottie comme une petite fille qui cherche tendresse et protection et s'était laissée bercer par ses bras puissants avec le désir de mourir ainsi plutôt que ne plus le revoir. Geneviève n'avait par revu, en tête-à-tête, celui qu'elle aimait par dessus tout, mais elle entretenait l'espoir d'un rendez-vous prochain, d'une étreinte définitive. Pierre d'Iberville, sollicité par toutes les filles de la colonie française n'en était pas à sa première conquête et, ses récents voyages à Versailles, lui avaient procuré d'heureuses fortunes et des liaisons sans lendemain. Mais son cœur ne s'était jamais donné et l'amour, pour ce grand garçon musclé et parfois un peu rude, ne restait qu'un passe-temps, une agréable griserie car, sitôt éloigné de l'objet de sa convoitise passagère, les yeux et le nom même de la belle lui devenaient étrangers. Avant Geneviève il n'avait jamais accordé la moindre pensée à l'idée d'un mariage, entièrement soumis à la vie aventureuse qui le conduisait sur tous les fleuves d'Amérique et dans les régions les plus reculées du continent.

Il avait fallu deux admirables grands yeux noisettes et de belles boucles soyeuses sur un front pur comme le lis pour apprivoiser son cœur volage et rendre sa volonté plus conciliante. Aussi au cours des longues randonnées entre Ville-Marie, Québec et Rivière-du-Loup où l'avait envoyé son père pour y sur-

veiller leurs comptoirs commerciaux, Pierre D'Iberville avait longuement réfléchi. Il s'était persuadé que l'adorable Geneviève était la femme de sa vie puisqu'elle représentait, à ses yeux, l'amoureuse idéale conquise par sa nature d'homme. Aussi pour garder à lui seul ce trésor d'un amour exclusif qui fait tout oublier du passé et reculer les frontières de l'avenir, Pierre songea que seul le mariage deviendrait pour lui le havre de bonheurs discrets que souhaitait sa nature.

A son arrivée à Ville-Marie, Pierre avait songé à faire sa demande en mariage au gardien de Geneviève, Sieur de la Mollerie, mais la mort prématurée de Charles Lemoyne lui avait fait ajourner ce projet. Et depuis, des événements contradictoires s'étaient succédés qui l'avaient empêché de donner suite à sa démarche. Aussi se désolait-il de ne pouvoir consacrer quelques heures à la jeune fille qui occupait toutes ses pensées amoureuses. « Le devoir avant l'amour, se disait-il. Quand je serai libéré, j'irai trouver Geneviève et lui expliquerai. Elle me comprendra et me pardonnera. »

S'il était sûr d'obtenir son pardon il était loin de soupçonner que l'occasion de la revoir allait lui être offerte de façon fort inattendue.

LA soirée était avancée et Pierre, harassé, revenait d'une entrevue importante avec ses chefs militaires. Il allait tourner l'angle est de la rue St-Joseph quand, Cantin, le brave chien de Belestre s'élança sur lui et commença une sarabande en faisant mine de regagner l'habitation de Geneviève. Pierre d'Iberville vit alors que le chien avait à son collier le gant de fourrure qu'il avait fait porter à la jeune fille le soir de son arrivée à Ville-Marie. Il sourit à l'idée qu'elle avait pensé employer ce subterfuge pour l'attirer jusqu'à elle. Après quelques minutes de réflexion pendant lesquelles l'image de l'aimée se fit plus précise, il décida brusquement malgré l'heure avancée d'aller frapper à l'habitation de Sieur de la Mollerie et lui demander la permission de voir Geneviève. Il marcha alors d'un pas vif et résolu, mais avant même d'avoir le temps de frapper, la porte s'ouvrit toute grande devant lui et se referma aussitôt.

Adossée à la porte, toute tremblante Geneviève le fixait de ses grands yeux pleins de larmes...

— Geneviève... chère Geneviève... qu'avez-vous donc ? Pourquoi ces larmes... ?

— Je suis si malheureuse. J'ai cru que vous ne m'aimiez plus...

— Cher amour ! Que je ne vous aime plus ? mon cher amour !

Il n'avait jamais prononcé d'aveu si direct et fut lui-même surpris de s'entendre. Mais son cœur avait parlé d'abondance car ces mots d'amour lui brûlaient les lèvres depuis de si longs mois... Pour elle qui les entendait pour la première fois, l'émotion fut si forte qu'elle en eut le vertige. Alors il s'approcha d'elle et l'enlaça pour goûter de plus près l'ivresse de ce premier aveu. Il regardait avidement le tendre visage qui se tendait vers lui et plongeait son regard dominateur dans celui plein d'adoration de la douce créature qui

s'abandonnait à son étreinte. Peu à peu gagné par la chaleur tiède de son corps, il ne put résister au désir de poser ses lèvres sur les paupières alanguies et le front entouré de boucles en désordre sortant de la petite coiffe de dentelle, sur les épaules frêles et parfumées... Mais il s'éloigna brusquement car l'idée de son imprudente conduite le ramena à la réalité. Il regarda autour de lui, soudainement inquiet sur l'étrange situation dans laquelle il se trouvait. Essayant de se ressaisir, il parla brusquement...

— Où sont les membres de la famille ?

— Je suis seule et le serai jusqu'après demain. Ma soeur Françoise et mon beau-frère, monsieur de la Mollerie, ont été invités au mariage d'un officier du régiment de Carignan. Ils ont décidé de me laisser seule ici, comme gardienne, jusqu'à leur retour. J'ai si peur...

Elle avait fait cette admission d'une petite voix en posant ses grands yeux apeurés sur celui qui, maintenant, la contemplait avec pitié et avec infiniment d'amour.

Il pensait que les êtres infâmes qui avaient imposé à la frêle jeune fille un séjour isolé dans une habitation assez éloignée du centre du village ne méritaient pas de considération. Ne l'exposaient-ils pas aux caprices grossiers de n'importe quel rôdeur et à la convoitise d'un Indien peut-être ? Cette dernière image le fit frissonner.

— Geneviève, qu'allez-vous faire ? Je ne peux pas vous laisser seule !

— Je vous en supplie, demeurez à mes côtés. Si vous partez je ne sais pas ce que je ferai.

— Geneviève... taisez-vous... ne parlez pas... ne pensez pas ainsi...

Alors elle se jeta follement sur sa poitrine dans un élan de tout son être privé d'amour, épousant l'étreinte fouguese de celui à qui elle s'abandonnait sans réserve. Ivre de désir, Pierre étreignit le corps souple et docile, couvrant de baisers fous le visage passionné de Geneviève transfigurée et scella voluptueusement l'aveu souverain que les lèvres de la jeune fille murmura comme une caresse.

OUBLIEUX du temps et de tout ce qui n'était pas leur amour, les deux amants restèrent enlacés jusqu'à l'aube.

— Si je devais mourir, c'est dans tes bras que je voudrais que cela arrive... chuchota Geneviève à l'oreille de son amour.

— Cher ange ! Plus rien ni personne ne pourra désormais nous séparer. Cette nuit a décidé de notre union et l'église devra la régulariser dans le plus bref délai possible ?

— Tu voudras encore de moi... ? Tu m'aimeras toujours autant ?

— Je t'aimerai davantage chaque jour, je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Pierre regarda avidement les traits harmonieux de la douce enfant qui, avec une simplicité touchante, lui avait fait don de sa personne. Entre ses mains volontaires, il tenait son fin visage qu'il aurait voulu imprimer dans sa mémoire. Il prit un long baiser sur les lèvres avides de son amante et, enfouissant son visage dans la soyeuse chevelure éparse sur l'oreiller, il goûta la volupté d'une dernière étreinte.

Quand les deux amants se séparèrent, un trait de soleil rougeâtre soulignait l'horizon. Pierre savait que le danger de la nuit et de ses rôdeurs n'étaient

plus à craindre et jugea plus prudent de partir avant le lever des colons forts matinaux. Enveloppée dans une grande mante de laine blanche, Geneviève l'avait accompagné jusqu'à la porte.

— Dès mon retour de Québec où m'attend le chevalier de Troyes, je parlerai à ma mère. Elle ne pourra pas me refuser le bonheur que je suis sûr de trouver à tes côtés. Mais à partir d'aujourd'hui, cher ange, je te considère comme ma femme devant Dieu et devant les hommes.

— Je t'attendrai toute ma vie, mon amour.

— Adieu.

Geneviève demeura à la fenêtre pour regarder s'éloigner celui pour lequel elle était prête à donner sa vie. Heureuse jusqu'aux larmes et encore sous l'envoûtement de sa première nuit d'amour, elle ne vit pas qu'une silhouette aux aguets avait été témoin du départ d'Iberville dont la haute taille se profilait encore dans le lointain. Cette silhouette n'était nulle autre que celle de la « 36 », une domestique venue de France dont c'était le matricule d'engagement. C'était une femme vile et brutale, forte comme un homme et à laquelle on confiait des travaux grossiers. Le Sieur de la Mollerie l'employait régulièrement et sa présence autour de l'habitation était la preuve évidente qu'on l'avait chargée du guet auprès de la jeune fille que l'on semblait vouloir prendre en défaut. Si Pierre avait pu s'introduire sans être vu par l'ignoble marâtre c'est, qu'aimant l'eau-de-vie, elle avait laissé son poste d'observation pour aller s'enivrer dans un bouge où les sauvages et les parias s'abreuyaient scandaleusement.

Elle était revenue fort tard dans la nuit et s'était endormie dans une espèce d'abri où l'on remisait le bois de chauffage. Les aboiements de Cantin au départ du jeune homme l'avait réveillée juste à temps pour se rendre compte de ce qui se passait entre Geneviève et lui. Sordide, véritable compagne du diable, la « 36 » avait rit tranquillement de sa bouche édentée, en imaginant le genre de punition que M. de la Mollerie allait pouvoir infliger à la trop belle Geneviève. C'était désormais la guerre atroce déclarée entre la laideur et la beauté, entre la lumière et la noirceur, entre l'amour et l'hypocrisie.

Une fois de plus la lutte allait être opiniâtre et sans pitié, une fois de plus, hélas ! la vérité allait être étouffée, enchaînée par les liens mortels du puritanisme et de la sécheresse de cœur.

Pauvre Geneviève ! Elle allait commencer son martyr !

Pierre, que sa famille était habituée à voir sortir à toutes heures du jour et de la nuit pour le compte de sa vie aventureuse, n'entendit aucune observation sur son arrivée inopinée. Il monta discrètement à sa chambre et ferma sa porte à clef... désireux de rester seul. Il exultait et se sentait soulevé par une force indescriptible, une ivresse inconsciente de lui jusqu'à ce jour. Il aimait et il était aimé.

SI nous n'agissons pas promptement et avec énergie, déclara Charles Aubert de la Chesnaye, gérant général de la Compagnie Française de la Baie d'Hudson, le commerce français dans le nord est voué à la ruine et l'installation définitive des Anglais à la Baie

d'Hudson finira par leur permettre d'encercler le Canada. »

Devant une grande carte du pays, ces messieurs de la Compagnie Française et les officiers pressentis pour accompagner l'expédition, indiquaient à tour de rôle les dispositions de sécurité qu'il fallait prendre pour atteindre le succès. Le gouverneur de Denonville, indécis comme toujours, se faisait prier puis expliquer tout en tergiversant sur toutes les propositions qu'on lui faisait.

— Et selon vous quelle serait la route à suivre, M. le chevalier de Troyes, pour arriver avec armes et bagages et en état de combattre l'ennemi ?

— Il faudrait suivre la route la plus longue et la plus désolée car elle ne sera pas soupçonnée. Vous n'ignorez pas que tout le pays est infesté d'espions à la solde de nos ennemis qui désirent être renseignés sur nos activités. Donc, afin de ne pas alerter les sauvages, il serait avantageux de choisir la route de l'Outaouais.

— Mais ne serait-il pas plus sage d'attendre le printemps, suggéra encore le gouverneur. Une expédition maritime aurait plus de chance de réussir, il me semble, car deux ou trois navires suffiraient probablement à faire fuir les Anglais.

— Je ne le crois pas.

Celui qui venait de s'exprimer de façon si catégorique était Pierre d'Iberville qui n'avait pas dit un mot depuis les débuts de la réunion.

— Les Anglais, continua-t-il, nous attendront toujours par mer et leurs dispositions seront prises pour parer à toute éventualité survenant de ce côté-là. Par contre, ils ne nous attendront jamais par terre car ils ne s'imaginent pas que nous aurons l'audace de lancer une colonne de soldats à travers la forêt enneigée, les rivières et les lacs glacés, enfin ces marécages impraticables dès le dégel. Croyez-moi, c'est de cette manière qu'on pourra les atteindre et les frapper.

A 25 ans, Pierre est le symbole du courage intrépide au milieu des pionniers chevronnés qui l'entourent. En parlant, ses yeux avaient lancé des flammes et il restait là le front découvert et prêt à l'attaque. A ses côtés, droits et fiers comme lui, et beaux comme des dieux, ses deux frères, Jacques de Ste-Hélène et Paul de Maricourt, attendaient le verdict du marquis de Denonville.

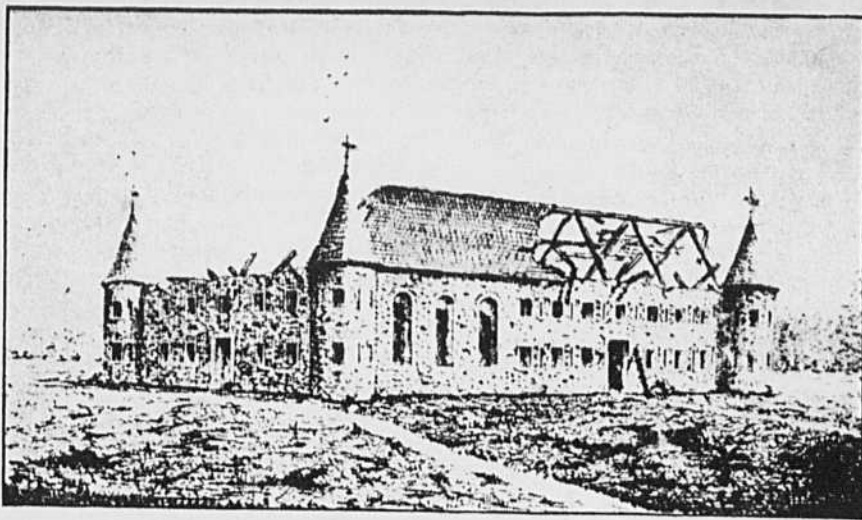
Impressionné par l'assurance pleine de logique du jeune soldat, le gouverneur se tourna vers M. de Sorel.

— Qu'en pensez-vous, monsieur ?

— Puisque vous me demandez mon avis, le voici. Une telle expédition, pour réussir, ne doit pas excéder une centaine d'hommes. En ce qui me concerne, je puis mettre en campagne trente hommes aguerris capables de réaliser une prouesse de ce genre, car c'en est une.

— Nous nous chargerons de les enrôler et de les équiper, conclut Jacques Le Ber, un des plus gros actionnaires de la Compagnie Française du Nord.

Et toutes les formalités furent acceptées et signées par M. de Denonville qui fixa la date du départ au 20 mars. Pour seconder le chevalier de Troyes, on nomma M. de Sainte-Hélène et M. de Maricourt respectivement lieutenant et deuxième lieutenant de la colonne ; d'Iberville, major et gouverneur commercial de tous les comptoirs de pelleteries de la Baie d'Hudson. Le 15 mars, la pe-



Le frère aîné de Pierre Lemoyne d'Iberville qui devint le premier baron de Longueuil et gouverneur de Montréal.

Le Moyne d'Iberville

tite troupe, parfaitement équipée pour la longue et dangereuse randonnée du nord, arrivait à Ville-Marie, lieu officiel du départ fixé au 20 mars.

Comme il tardait à Pierre de revoir Geneviève et de lui jurer une dernière fois son amour. Son idée était de faire légaliser son mariage ou du moins faire bénir ses fiançailles à l'église. S'il avait su quel sort avait été réservé à son amante par l'hypocrite sieur de la Mollerie ! Quand il avait tenté de la voir, il avait été informé par J. B. Celoron de Blainville, un autre beau-frère de la jeune fille, qu'elle avait été envoyée en visite chez des parents résidents des Trois-Rivières et qu'on ignorait la date de son retour.

Il demeura stupéfait car il savait mieux que quiconque, grâce à ses constantes visites aux différents centres de la colonie, qu'aucun membre de la famille de Belestre ne séjournait aux Trois-Rivières. Il éprouva alors une sourde inquiétude et demanda, sur l'heure, une entrevue à sa mère.

« JAMAIS, Pierre, jamais je ne consentirai à une pareille union. »
— Je vous en prie, mère, ne soyez pas si catégorique dans votre refus, vous qui pouvez être si compréhensive et si humaine. J'aime Geneviève de Belestre de tout mon être.

— Cette petite écervelée qui n'a pas hésité à se jeter dans tes bras pour t'entraîner dans une aventure où elle savait trouver son profit ?

— Mère, vous êtes injuste envers cette jeune fille. Je ne vous reconnais plus. Est-il besoin de vous assurer que je ne suis pas la victime de Geneviève ? N'oubliez pas, mère, que je ne suis plus un enfant et que les femmes, depuis longtemps, m'ont procuré une expérience qui m'a rendu sceptique à leur endroit. Mais Geneviève, elle, est différente et je ne l'abandonnerai jamais.

— Tu es fou, Pierre, et je suis convaincue que tu es la victime d'une abominable machination. Je ne te reconnais plus.

— J'aime pour la première fois de ma vie et j'ai l'intention de remplir ma promesse jusqu'au bout car j'épouserai Geneviève, envers et contre tous... même contre votre volonté.

— Tu oserais passer outre ma volonté, ignorer l'autorité que je représente ici, depuis la mort de ton père... C'est toi, Pierre, toi, mon fils préféré qui me parle ainsi... ?

— Mon amour et mon honneur sont en jeu et je suis assez grand pour les défendre tout seul.

— Ainsi tu risquerais l'honneur de ta famille pour une orpheline sans fortune qui n'a que sa beauté à t'offrir... ?

— Mère, à 14 ans, quand mon père vous épousa, vous étiez pauvre, vous étiez orpheline et vous étiez jolie, à ce que l'on dit. N'avez-vous pas été heureux, mon père et vous ?

— Comment oses-tu me comparer à cette fille sans honneur ? Je te dirai, moi, que les fils Lemoyne n'ont pas été créés et mis au monde pour les beaux yeux des gourmandines !

— Je vous prierai de ne pas insulter celle que j'aime...

— Alors, va-t'en, sors d'ici et ne reviens que lorsque tu auras repris tes sens.

Pierre était sorti comme un fou avec l'idée de vengeance. Mais cette vengeance il ne savait pas sur qui l'exercer. Car il comprenait qu'on tramait dans l'ombre un odieux complot qui pouvait le salir à jamais aux yeux de la colonie, et si sa mère avait peur d'une machination tramée contre lui, il admettait, dans son for intérieur, qu'elle avait cer-

tainement raison... Mais quelle sorte de machination ? Par qui était-elle montée ? Quel était le motif véritable d'une pareille vengeance à son égard... Et quel rôle, oui quel rôle, avait donc joué sa pauvre Geneviève dans toute cette tragédie ?...

Ne sachant plus à qui parler, puisque son confident et ami, Jacques de Montigny, n'était pas de retour à Ville-Marie, Pierre alla frapper à la porte de Jeanne Le Ber, la douce recluse, sa cousine. Il avait toujours été son compagnon de jeu préféré et l'ami de Jacques, son brave petit cousin de frère massacré par les Iroquois à 18 ans. Elle le reçut avec sa douceur habituelle. Alors il lui confia tout le dilemme affreux dans lequel il se débattait, l'attitude incompréhensive de sa mère, elle qui s'était toujours montrée si compréhensive.

— Je vous en supplie, Jeanne, aidez-moi. Je veux réparer mes torts à l'égard de Geneviève.

— Si vous croyez que mes prières, mes jeûnes et mon isolement peuvent apporter un soulagement à votre détresse, vous n'avez qu'à me le dire...

— Je désirerais surtout que vous occupiez de Geneviève de Belestre que vous connaissez depuis l'école. Elle était votre compagne, n'est-ce pas... ?

— Oui, mais une compagne beaucoup plus jeune que moi. C'est donc pour cela que j'avais pu, dans le temps, décerner chez elle une nature passionnée et entière. Et j'ai deviné, très tôt, que sa soif de tendresse la conduirait à faire des écarts qui lui arracheraient bien des larmes.

— Je ne compte que sur vous pour veiller sur celle que j'aime jusqu'au retour de l'expédition. Alors je pourrai réparer le mal que je lui ai fait.

— Où est-elle actuellement ? A Ville-Marie ? Avez-vous essayé de la revoir ?

— Je ne sais pas où elle est et c'est ce qui me fait peur. On m'assure qu'elle est aux Trois-Rivières, selon M. de Blainville. Je ne le crois pas. Comment aurait-elle pu s'y rendre ? Et en si peu de temps ?

— Vous partez dans deux jours, Pierre. D'ici là faites la paix avec tante Catherine qui croit profondément agir dans votre intérêt. Et a probablement été très mal renseignée sur le caractère véritable de la pauvre Geneviève, et veut vous arracher à son amour. Pauvre grand Pierre, toujours si impulsif, si passionné, aussi ! Mais pourquoi avez-vous agi ainsi ? Vous ne changerez donc jamais.

— Cette fois, j'ai changé, chère cousine. Je vais immédiatement m'excuser auprès de ma mère. Elle a tellement souffert, elle aussi.

— Je verrai Geneviève et la recevrai comme une soeur. Dès votre départ, je ferai faire une petite enquête sur son présumé départ. Et lorsqu'elle viendra me voir, je demeurerai sa confidente jusqu'à votre retour. Et maintenant, je désire être seule. J'ai tellement besoin de prier.

A U matin du 20 mars, sur la Place Royale située entre l'église Notre-Dame et le fleuve St-Laurent, défilait en tenue de campagne, la colonne commandée par le chevalier de Troyes. Devant le gouverneur de Courcelles, l'ainé des frères Lemoyne, M. de Longueuil, François de Bienville, major de la milice à Ville-Marie, Jacques Le Ber et de nom-

breux notables étaient venus souhaiter bon départ aux expéditionnaires.

A la tête de la colonne, aux côtés du chevalier de Troyes, Pierre d'Iberville attendait le coup de mousquet du départ tout en promenant, sur la foule assemblée, un regard inquiet dans l'espoir d'apercevoir le visage aimé. A plusieurs reprises son regard avait croisé ceux des trois beaux-frères de Geneviève, M. de la Mollerie, M. de Blainville et M. de Tonty ; les trois avaient détourné la tête au lieu de répondre à son salut. Leur attitude ne lui disait rien de bon et le sort de l'absente lui parut plus mystérieux encore.

Le coup de mousquet attendu mit la colonne en branle. Celle-ci se dirigea vers la rue Notre-Dame en montant la rue Saint-Joseph en direction de la Pointe-aux-Trembles, première étape du long voyage en perspective. La colonne devait donc passer devant l'habitation de M. de la Mollerie située sur le parcours qui menait à la porte des fortifications. En y approchant, Pierre inspecta les abords de la maison... où il n'y avait pas signe de vie, mais dirigeant les yeux vers une petite fenêtre du deuxième étage, il demeura figé d'horreur en apercevant le pauvre visage de Geneviève, collé à la vitre de la lucarne, les cheveux en désordre, la bouche tordue par les sanglots, criant son désespoir. On l'avait séquestrée. M. de la Mollerie, de connivence de ses deux beaux-frères et des soeurs propres de Geneviève, avait fait enfermer la jeune fille que gardait férocement l'ignoble « 36 ».

La colonne avait déjà dépassé l'habitation lorsque Pierre reprit ses sens. Alors il appela son frère, Louis de Chateaugay qui avait tenu à accompagner la colonne jusqu'aux limites de la ville, en marchant à ses côtés.

— J'ai une faveur à te demander, Louis. Cependant tu dois me jurer le silence sur ce que je vais te dire.

— A tes ordres, mon frère.

— Va trouver notre cousine Jeanne Le Ber et dis-lui que Geneviève de Belestre n'est pas aux Trois-Rivières, mais séquestrée dans la propre maison de son beau-frère, sieur de la Mollerie. Et supplie-la d'user de son influence pour la faire libérer et placer dans un foyer recommandable où on saura la traiter humainement jusqu'à mon retour. Jure-moi que tu feras sans retard tout ce que je viens de te demander.

— Je le jure, Pierre. Je cours chez notre cousine... Bonne chance, d'Iberville.

ENFERMÉE dans une chambre du grenier de l'habitation de son beau-frère, molestée et menacée des pires représailles, Geneviève avoua sa liaison avec Pierre Lemoyne d'Iberville « qui lui avait promis mariage », assura-t-elle. Hélas ! tout ce qu'elle allait dire, désormais, devait servir à détruire la réputation du jeune homme que les trois beaux-frères s'étaient jurés de ruiner en Nouvelle-France. La supériorité du troisième fils Lemoyne portait ombrage aux êtres ternes et aux arrivistes qui le côtoyaient. Et puis, ils avaient adhéré au mouvement attisé par le clan rival des Lemoyne qui ne pardonnait pas à ceux-ci leur montée rapide et spectaculaire. Il fallait donc, à n'importe quel prix, détruire leur prestige. Le sort désigna le plus prestigieux d'entre eux : d'Iberville.

Tacitement et avec le consentement des soeurs de Geneviève, MM. de la

Mollerie, de Blainville et de Tonty, avaient décidé du procédé infallible qui devait couronner de succès leur machination sordide. N'avaient-ils pas constaté l'attrait irrésistible que Geneviève de Belestre exerçait sur Pierre Lemoyne ? Leur conduite et leur silence, orchestrés de main de maître, permirent dès lors à la jeune fille diverses occasions insperées de rencontrer l'élue de son cœur. Ainsi les entrevues fréquentes au magasin général de l'oncle de Pierre, Jacques Le Ber, et quelques promenades à cheval au clair de lune qui devaient procurer au jeune seigneur la sensation délicate de presser sur son cœur sa douce amoureuse. Mais si les trois hommes avaient surtout compté sur le tempérament fougueux de Pierre, ils avaient oublié que l'amour véritable, cette fois, était de la partie. Aussi, afin d'encercler irrévocablement celui qui allait jeter une ombre passagère sur la réputation des Lemoyne, on arrangea l'absence d'un soir, de M. de la Mollerie et de sa femme, avec la certitude que Pierre s'attarderait enfin auprès de leur désirable belle-soeur. Ne fallait-il pas agir promptement avant le départ du jeune exploitateur pour la baie d'Hudson afin d'avoir en main toutes les preuves de son acte de séduction pour appuyer la poursuite devant les tribunaux, durant son absence ? Et l'innocente, mais trop amoureuse Geneviève allait être utilisée comme l'instrument le plus implacable dans le procès intenté à Pierre, le seul être qu'elle eut aimé au monde.

MADemoiselle Le Ber avait tout tenté, mais en vain, pour libérer la pauvre Geneviève. Ses revendications pourtant appuyées par l'influence de son père, étaient demeurées sans suite, étant donné l'importance des trois beaux-frères avantageusement placés dans les cadres administratifs.

Entre-temps elle avait ouï-dire que la famille de la malheureuse l'avait obligée à signer une plainte contre Pierre Lemoyne, devant le Bailli de Ville-Marie, mais tout ce qui s'était dit devant les Conseillers était gardé secret. Le sort de la jeune fille, victime des machinations familiales, demeurait aussi mystérieux que jamais.

Cependant un matin de la fin mai 1686, le brave colon, Pierre Devanchy, vint dire en secret à Mlle Le Ber, qu'il avait trouvé la pauvre petite demoiselle de Belestre aux pieds des fortifications, inerte et sans mémoire.

— Quoi faire, bonne demoiselle ?... D'autant que la pauvre petite attend un bébé. On peut toujours pas l'abandonner comme une bête.

— Où est la malheureuse, mon brave monsieur ?

— Je vous dirai que pour la minute d'astheure elle est couchée dans un bon lit à la maison et que ma brave épouse en prend soin comme d'un pauvre p'tit poulet qu'elle est. Elle est bien malade, allez, pour sûr qu'elle l'est. Mais elle s'en rend pas compte parce qu'elle dit qu'elle va partir pour le nord, à la baie, qu'elle répète sans arrêt...

Mademoiselle Le Ber comprit que Geneviève, dans son délire, voulait aller rejoindre d'Iberville à la Baie d'Hudson.

— Allez, mon brave. Après la messe j'irai voir Mlle de Belestre et, avec votre femme, nous lui arrangerons une existence normale sous votre tutelle. Vous voulez bien ?

— Bien sûr que j'veux. On est sur la terre pour s'entraider, n'est-ce pas ? J'ai donc bien fait de venir pour vous annoncer ma trouvaille, étant donné que vous vous occupez des filles en péril et des orphelines...

— Vous êtes un brave homme, monsieur Devanchy. Allez maintenant, et pas un mot de tout ceci à personne, pas un mot.

LES dernières semaines de l'existence de Geneviève s'étaient déroulées dans la terreur et le désespoir. Quotidiennement harcelée par ses gardiens qui la savaient enceinte, elle avait même tenté de se supprimer en se jetant sur une faux. Au comble de la honte et profondément meurtrie de l'abandon dont apparemment elle était la victime, elle se sentait parfois sombrer dans l'aberration mentale et ceux qui fomentaient la perte de Pierre Lemoyne se mirent à entretenir en elle des sentiments de vengeance et de révolte. L'état instable de la malheureuse fut donc exploité à fond par ses tortionnaires qui, jour après jour, lui mirent dans la tête et dans la bouche des idées et des paroles les plus incohérentes, des phrases ignobles sur ses relations avec Pierre Lemoyne pour qu'elle puisse tenir un rôle d'accusatrice devant les Magistrats. Et c'est le 11 mai 1686 qu'elle fut conduite au tribunal par ses beaux-frères qui avaient déposé une plainte de « rapt et de séduction » contre l'homme qu'elle aimait.

— Quelle est la nature de vos griefs envers le défendant, avait demandé le Bailli ?

— Il m'a trahie, il m'a trompée, il m'a violée... après m'avoir promis le mariage... Je le hais, vous entendez, je le hais...

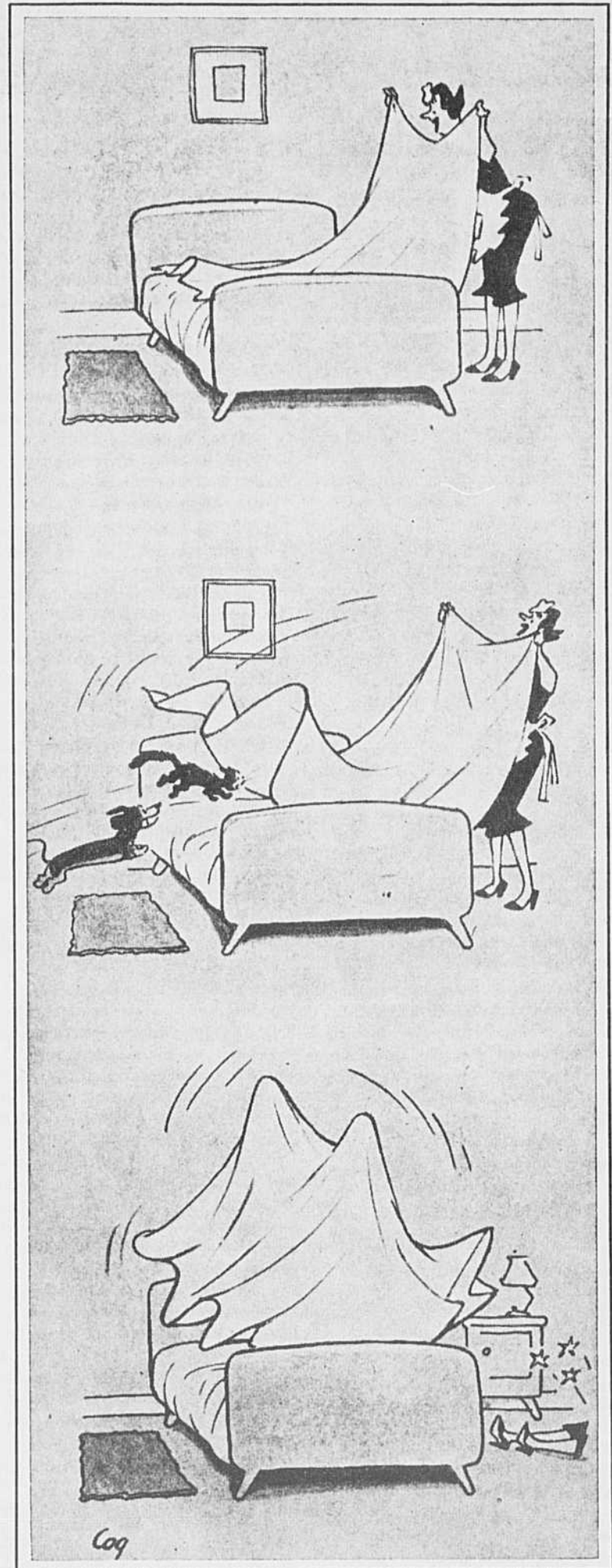
— Mais enfin n'avez-vous pas consenti à rencontrer l'accusé à plusieurs reprises alors que vous étiez sûre de vous trouver seule avec lui ?

— Oui, je l'ai fait, oui, je suis allé parce qu'il m'avait promis qu'il m'épouserait. Mais il mentait, oui, il mentait, il ne m'aimait pas. J'étais trop pauvre et trop simple pour lui. Il ne m'aimait pas. Aujourd'hui, c'est moi qui le hais comme je hais le fruit que je porte en moi ; mais je le tuerai, oui je le tuerai aussi, je le tuerai...

La pauvre Geneviève, au paroxysme du désespoir, criait comme une bête aux abois, les yeux hagards, son beau visage tordu par la haine. Son attitude de bête traquée servait à merveille les desseins infâmes de ses beaux-frères qui avaient peine à réprimer leur satisfaction. D'un faux air contrit, ils avaient baissé la tête, sans mot dire, ayant refusé de témoigner, « n'ayant rien à dire sur la conduite du coupable et n'ayant rien vu de ses agissements. » Mais un personnage sordide, la « 36 » à la solde de sieur de la Mollerie, vint bientôt confirmer les dires de la plaignante.

— Oui, j'ai vu, de mes propres yeux, et ils sont bons messieurs les Conseillers, j'ai vu sieur Lemoyne, le grand capitaine, sortir de l'Habitation de sieur de la Mollerie quelque temps avant son départ pour la Baie d'Hudson. C'était entre 4 et 5 heures du matin. Je l'ai vu embrasser la « catin » venue jusqu'à la porte et toute nue sous une grande

Log.... chez la Chambrière





Bienville de Longueuil.

Le Moyne d'Iberville

mante de laine. Oui, je l'ai vu embrasser la « catin »...

— Mais où étiez-vous donc, à l'intérieur de l'habitation ?

— Bien sûr que non, j'étais cachée tout près de la petite fenêtre du côté gauche de l'âtre où personne ne pouvait me voir. Mais moi, j'ai tout vu...

— Comment avez-vous pu ainsi circuler autour de l'habitation toute la nuit sans être flairée et annoncée par le chien de la maison, qu'on me dit une bête extraordinaire pour dépister les intrus...

(Cette dernière remarque avait été inspirée par le procureur de l'absent, Maître Riverain.)

— Tout doux, tout doux, mes bons messieurs, j'avais pris mes précautions. Il y avait belle lurette que le « Cantin de la Catin » avait levé les pattes grâce à une petite pâtée de ma composition. C'était toujours moi qui donnais à manger aux bêtes, à l'habitation de sieur de la Mollerie, alors le chien ne s'est pas méfié quand je lui ai présenté vers 8 heures un repas supplémentaire qui devait lui faire rendre son âme de chien au dieu de ses semblables.

Une exclamation d'horreur s'était s'échappée de la poitrine des Conseillers qui se sentaient envahir par une subite épouvante devant l'ignoble créature qui avait tout prévu, et tout arrangé selon les règles d'un art diabolique.

— Etiez-vous là quand l'accusé est arrivé à l'habitation de la plaignante ?

— Bien sûr que j'y étais, le sieur de la Mollerie m'avait payée pour surveiller la maison toute la soirée et toute la nuit. C'est même à ce moment-là que Cantin trouva sa ration bien assaisonnée dans sa gamelle tout près de la porte.

— Vous rappelez-vous de l'heure de l'arrivée de l'accusé ?

— Il était peut-être huit, peut-être neuf heures...

En vérité Pierre Lemoyne était arrivé vers onze heures du soir à l'habitation et son procureur, en l'absence de son client, se leva pour dire que le témoignage de la « 36 » ne corroborait pas les déclarations de l'accusé.

— Voyez-vous ça ! Mais qui est-ce qui y était aux aguets, ce soir-là. Vous ou moi ? Non, mais pour qui me prend-t-on ?

Le sieur Pierre Lemoyne est entré vers les huit heures du soir et est reparti vers les cinq heures du matin. Même qu'il avait l'air assez pressé de repartir que d'arriver.

— Vous êtes bien sûre que l'homme que vous avez vu est bien celui que vous venez de nommer ?

— Sûre et convaincue. Il y en a pas deux comme lui. Ah ! c'est un beau gars, sauf votre respect, monsieur le Bailli... et moi, si...

— Assez !... lança la voix aigre du Bailli scandalisé. Et maintenant, des preuves, des preuves que ce que vous dites est bien la vérité...

— La voilà la preuve ! Un gant ! Un gant comme seul le beau capitaine est capable de s'en payer. Un beau gant en castor avec un poignet richement brodé.

— Où avez-vous trouvé ce gant ?

— Je l'ai trouvé au pied du lit, dans la chambre de la catin », où sieur Pierre Lemoyne avait passé la nuit. Et d'un geste qu'elle croyait être grandiose, elle jeta le gant dédaigneusement aux pieds de Geneviève complètement effondrée.

— Nous savons tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Allez maintenant.

— Si vous avez encore besoin de mes services, je serai à votre disposition, beaux messieurs de la Cour...

— Sortez immédiatement. Faites sortir le témoin, nous n'avons plus besoin d'elle. Et qu'on lui défende à l'avenir l'entrée de ce tribunal.

Les Conseillers et le Bailli étaient écoeurés de la tournure que prenait la procédure... Quoique sévères et parfois implacables dans l'exercice de leurs fonctions, ils sentaient tout de même battre un cœur au fond de leur poitrine. Ils étaient capables de pitié autant que de justice. La plupart d'entre eux n'étaient-ils pas des pères de famille ? Vivement impressionnés par ce qu'ils venaient d'entendre, ils contemplaient maintenant la pauvre créature qui, après la véhémence de son interrogatoire, était tombée dans un mutisme total. Mais elle avait ramassé à ses pieds le gant de Pierre pour le presser contre son visage, et de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues pâlies.

— Cantin... mon brave Cantin, murmura-t-elle, va chercher Pierre... va le chercher...

La pauvre fille s'abandonna à une crise de larmes, absolument indifférente à la présence de ceux qui l'entouraient.

— Vous voyez, messieurs les Conseillers et monsieur le Bailli, que ma malheureuse belle-soeur dont j'ai la garde, a perdu la raison à la suite de l'infâme trahison dont elle est la victime. Je demande donc au tribunal une réparation adéquate pour le préjudice que le défendeur lui a causé... Une réparation pleine et entière sinon nous maintiendrons notre plainte devant le Conseil Souverain.

— La plainte, M. de la Mollerie, sera sûrement soumise au Conseil Souverain étant donné la nature criminelle de l'offense qui se situe au chapitre « Crime de Rapt et de Séduction ». Le jugement, comme vous le savez, pourrait attirer au coupable une sentence capitale ou une condamnation aux galères. La réponse du Conseil Souverain peut cependant se faire attendre et, comme nous devons nous occuper sans délai du sort actuel de la plaignante, qui proférerait tout à l'heure des menaces de destruction à son endroit et à celui du fruit qu'elle

porte en elle, nous nommerons, immédiatement, les personnes qualifiées qui veilleront sur son état de santé. Le tribunal exigera donc en l'occurrence un rapport détaillé de l'enquête tous les quinze jours. Le tribunal doit protéger la malheureuse contre elle-même et par tous les moyens.

Le sort en était jeté. Le nom de Pierre Lemoyne allait être inscrit dans les annales criminelles de la Nouvelle France et l'avenir de Geneviève détruit à jamais par ceux-là même qui se vantaient d'être ses protecteurs. Ne venaient-ils pas d'annihiler toutes les possibilités d'une réunion entre les deux amants ? N'avaient-ils pas anéanti, dans l'esprit des membres de la famille Lemoyne, toute idée de conciliation qui aurait pu aboutir à une union discrète des deux êtres rapprochés, un instant, sous le signe de l'amour ?

APRES sa comparution devant le tribunal, Geneviève avait été ramenée dans son grenier où pendant des jours elle fut oubliée. Un soir, très tard, la « 36 » vint lui dire que Mme de la Mollerie voulait lui parler. Rigide et hautaine, sa soeur l'attendait.

— Tu ne peux plus continuer de vivre sous notre toit, dit-elle d'une voix sifflante. Une écervelée de ta sorte n'a pas sa place dans un foyer honnête qu'habitent des gens respectables. Tu comprends comme nous que nous aurions l'air d'approuver le scandale dont tu es l'objet en persistant à t'héberger. Oublies donc que tu as déjà eu une famille et que tes soeurs ont tout fait pour te rendre heureuse. A partir de ce soir, tu es libre d'aller où bon te semblera. Tu peux partir ce soir car le plus tôt sera préférable. Voici ton baluchon. Adieu !

Atterrée, Geneviève n'entendit même pas sa soeur sortir de la pièce, mais elle se rendit compte que devant elle, on avait ouvert toute grande la porte et que dans sa main on avait placé le baluchon. Alors elle sortit et marcha droit devant elle, dans la nuit noire. Le lendemain matin, le brave colon Devanchy la trouvait inerte aux pieds des fortifications.

QU'ESPÉRAIENT donc les membres de la famille de Geneviève en la chassant ainsi et l'abandonnant aux nombreux dangers dont Ville-Marie fourmillait ?

Une nouvelle tentative de suicide ? Un suicide, cette fois, qui réussirait et réglerait définitivement le sort de Pierre Lemoyne ? Ainsi, à la suite des accusations qui pesaient sur lui, on pourrait ajouter celle de « crime involontaire » ?

Et puis on était las de la présence de la malheureuse qui allait mettre au monde un « bâtard ». Quelle décadence pour les sieurs de la Mollerie de Blainville et de Tonty ! Avoir constamment devant eux le spectacle de la déchéance la plus abjecte les humiliait et les diminuait dans leur fausse importance. Bref ils n'avaient plus besoin d'elle et ne désiraient plus, la voir leur rappeler leur villainie. Les raisons de faire disparaître Geneviève étaient donc multiples et personne ne pouvait les en empêcher.

Mais cette fois la Providence avait écouté les prières de Jeanne Le Ber et le brave Pierre Devanchy vint sauver Geneviève d'une mort certaine.

APRES plusieurs jours au foyer hospitalier des Devanchy, la pauvre Geneviève reprit peu à peu ses sens. Elle se résigna à sa maternité prochaine. Grâce aux bontés affectueuses de Mlle Le Ber, elle commença à voir clair dans son pauvre esprit fortement ébranlé. Nommés gardiens de la future maman, les époux Devanchy se montrèrent à la hauteur de leur tâche en y ajoutant beaucoup de pitié et d'affection.

C'est donc entourée de compréhension et de tendresse que Geneviève de Belesbre mit au monde la fille de Pierre Lemoyne, le 12 juin 1686.

MARICOURT, Sainte-Hélène, à moi !

La voix retentissante d'Iberville venait de l'intérieur du fort Monsoni où

il était entré dès le premier coup de bélier contre la porte bardée qui maintenant s'était refermée sur lui. Une bordée de jurons empruntés aux litanies s'égrèna bientôt dans le bruit infernal que le héros se mit à faire avec les bras et les pieds tout en pourfendant l'air de coups de sabre. Hachant devant lui tout ce qui tombait sous son arme, il pointa son pistolet en direction de l'escalier d'où quelques assiégés venaient à la rescousse. Au coup de feu des plaintes succédèrent et d'Iberville se mit à tonner.

— Morbleu ! Où êtes-vous ? Sainte-Hélène, Maricourt !

— Sainte-Hélène, ici !

— Maricourt, ici !

Les deux diables Lemoyne arrivaient aux côtés de leur frère. Un dernier coup de bélier avait définitivement enfoncé la porte et la petite colonne de 18 hommes, à la voix de stentor du chevalier de Troyes, entraînait tambour battant dans le bastion habité par une soixantaine d'Anglais, défendu par 18 canons et bourré de provisions, de munitions et de pelleteries. Le combat avait duré à peine une demi-heure, n'avait coûté aucune perte de vie aux Français, mais avait mis hors d'action toute la garnison. Une fois le butin distribué, les prisonniers mis au cachot, le fleurdéliné fut hissé sur le fort. Quelques semaines plus tard, le fort Quichichouanne est occupé de façon analogue. Son drapeau rouge tombé aux mains de Saint-Hélène qui le ramena au chevalier de Troyes pour célébrer Sainte-Anne dont c'était la fête ce jour-là. Le drapeau devait être placé quelques semaines plus tard dans l'église de Ste-Anne-de-Beaupré.

Et les forts anglais tombent les uns après les autres sous la poussée d'une petite poignée d'hommes : trappeurs, coureurs de bois, soldats et marins qui déploient une bravoure et une ruse admirable afin de faire face à l'occupant, toujours plus important en nombre, mieux armé et appuyé invariablement par les navires puissants de la flotte anglaise. Les vaisseaux, même avec leur 15 ou 30 canons, tombent aux mains d'Iberville et de sa troupe... Un soir, dans une chaloupe, en compagnie d'un seul soldat, Maricourt, il s'empare du vaisseau de Bridgar en soumettant tout l'équipage aux exigences d'une reddition humiliante pour les sujets de Sa Majesté Britannique.

C'est après avoir encerclé le littoral de la baie James et de la baie d'Hudson d'un chapelet de conquêtes, de batailles et d'escarmouches victorieuses, de prises considérables de provisions de toutes sortes, de ballots de fourrures, de canons

et de prisonniers que le chevalier de Troyes, secondé admirablement par d'Iberville et ses frères, planta dans le sol recouvert de glace le drapeau azur brodé de fleurs de lys. Aussi quand après quatre ans d'absence, d'Iberville réapparut à Québec, il fut accueilli comme un héros de légende.

SURNOMME le « conquérant du Nord », le jeune homme fut reçu à bras ouverts dans les salons aristocratiques de la Nouvelle-France. A trente-deux ans, d'une taille imposante, il avait une démarche martiale et élégante à la fois, une physionomie sévère et distinguée. Toujours vêtu avec recherche, il provoquait de l'admiration. Riche de réputation, il excitait la convoitise, surtout de la part des filles à marier. Mais le souvenir nostalgique qu'avait laissé dans son esprit la touchante Geneviève de Belestre ne lui permettait pas le désir de lui trouver une remplaçante. D'ailleurs était-il bien sûr de ne plus l'aimer ? Il ne l'avait pas revue et les circonstances pénibles de leur séparation ne lui donnaient pas le droit de taire son amour-propre et sa dignité pour laisser parler son cœur. Les choses devaient donc demeurer inchangées, intactes.

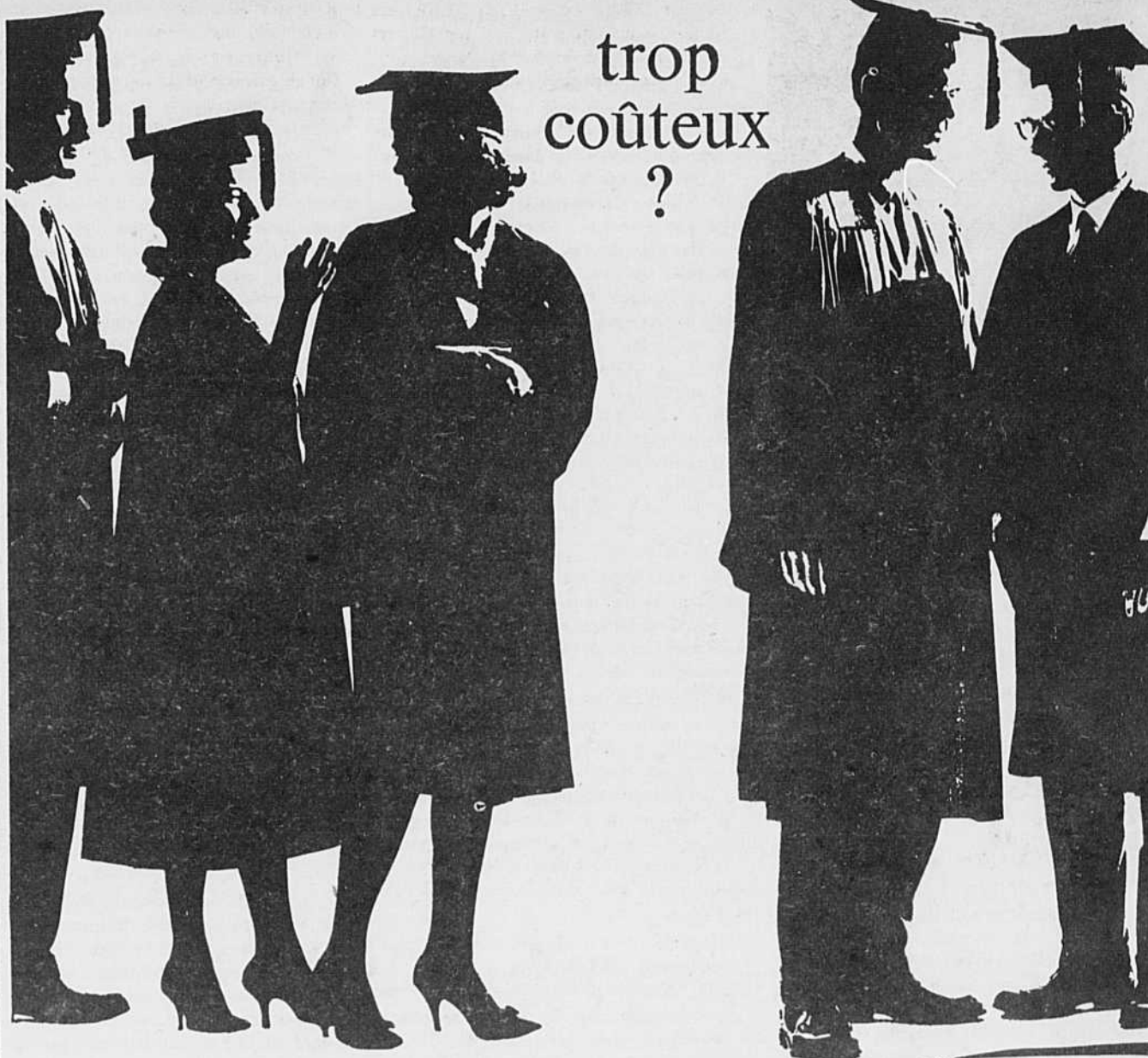
Par cet hiver 1692, Pierre d'Iberville avait délaissé les batailles et les conquêtes pour glisser dans le tourbillon d'une vie mondaine.

Il avait besoin d'oublier les deuils considérables survenus dans sa famille depuis la mort du « chef » en 1685. Sainte-Hélène, à 31 ans, est morte au siège de Québec, à l'Hôtel-Dieu, dans les bras de sa mère. François de Bienville, à 25 ans, a été tué d'une balle iroquoise à Repentigny et sa mère, l'héroïque Catherine Thierry, incapable de surmonter sa peine, devait succomber quelques mois plus tard. Depuis, Pierre s'était laissé envahir par une grande nostalgie et souhaitait, comme ses frères, prendre femme et faire de beaux enfants. Il sentait bien dans sa vie un grand vide que seule une femme aimée pouvait combler. Mais où trouver cette femme capable de lui prodiguer tout ce que Geneviève autrefois lui avait fait espérer ?... Geneviève de Belestre ! Ce sera toujours elle...

Absorbé dans ses regrets, Pierre n'a pas entendu la rieuse jeune fille qui venait de s'asseoir à ses côtés. Marie-Thérèse de la Combe de la Pocatière, fille unique et l'héritière de Dame de la Pocatière dont les salons élégants sont, ce soir, plein d'un monde jeune et insouciant. C'est une fort belle personne aux lignes élancées mais arrondies, au teint de pêche et aux yeux noirs bien prometteurs. Elle rit beaucoup car elle est heureuse et sait qu'elle obtiendra toujours ce que son cœur désire. Pour l'instant, c'est Pierre d'Iberville, le « Cid Canadien », qui fait le sujet de sa convoitise. Il la regarde amusé tout en appréciant les charmes évidents de la jeune fille et, en connaissant de femmes, il se dit qu'elle pourrait faire le bonheur du plus difficile des hommes...

— Pourquoi êtes-vous si distant et aussi si... sauvage ? demande-t-elle en coulant son regard noir.

— Je ne suis pas un coureur de salon, vous le savez. Et les propos légers qui voltigent ici ne savent pas toujours trou-



...ou pourrez-vous faire poursuivre des études universitaires à votre fils ou à votre fille avec l'aide d'un

PRÊT D'ÉTUDES DE LA BANQUE ROYALE?

C'est peut-être la solution!

Ces prêts pour études universitaires peuvent garder ouvertes les portes de l'université à des étudiants qui autrement devraient abandonner. Ils peuvent atteindre jusqu'à \$1000 par an pendant quatre ans et sont consentis à des conditions généreuses et souples. Dans certains cas, les remboursements peuvent même s'échelonner sur une période excédant les quatre années d'études.

Le gérant de votre succursale de la Banque Royale

est au courant des difficultés causées par le coût élevé des études supérieures; il est prêt à vous apporter toute l'aide possible pour mener à bonne fin les projets que vous faites pour la formation de vos enfants.

Les prêts sont en général consentis aux parents, tuteurs ou gardiens d'étudiants entrant dans une université canadienne.

Vous trouverez, dans toutes nos succursales, un dépliant sur les prêts pour études universitaires de la Banque Royale.



BANQUE ROYALE

ver mon oreille attentive. J'ai perdu l'habitude d'une vie insouciant. Je suis soldat, marin et explorateur. Mon esprit s'accorde avec des problèmes d'un intérêt plus sévère.

Il avait parlé gentiment, car il ne voulait pas la blesser. D'ailleurs, il la trouvait charmante et remarquait que sa présence lui était très agréable.

— On me dit que vous nous quitterez bientôt... ?

— C'est exact. On m'appelle ailleurs, et c'est urgent. Versailles n'aime pas les retardataires et ses intérêts sont en jeu

à la baie James. Mais je reviendrai l'automne prochain.

— Si j'étais sûre de vous revoir... ! Elle avait dit cela d'une voix assourdi en baissant les yeux.

— Vous me reverrez. Car à mon retour, le gouverneur m'offrira l'hospitalité de l'habitation. J'aurai de nombreux mémoires à lui communiquer avant ma traversée en France.

— Comme j'aimerais aller en France ! Mais la chose n'est pas facile, n'est-ce pas ?

— Cela dépend.

Cette fois il avait dit tout haut sa pensée sans mesurer la portée de sa signification. Elle saisit l'occasion.

— Que dites-vous... ? Devrais-je espérer ?

— S'il vous était agréable de m'épouser, je vous en serais fort reconnaissant... Vous ne répondez pas... ?

— Mon hésitation n'est-elle pas plus significative que les paroles incohérentes que je pourrais vous dire ? Je suis très émue.

Il lui semblait la voir pour la première fois, car elle avait laissé tomber



Testard de Montigny, compagnon de jeux et frère d'armes de d'Iberville dont il fut le seul confident.

Le Moyne d'Iberville

son masque et permettait à son émotion de percer. Il la trouva charmante et même séduisante avec ses beaux cheveux touffus d'un noir de jais et ses belles épaules parfumées. Il lui sourit longuement et lui tendit la main pour l'attirer à lui. Gentiment elle se haussa et posa son front sur sa lèvre prête au baiser.

— Si vous le voulez, nous serons heureux car je ferai tout en mon pouvoir pour combler vos désirs.

— Vous ne me quitterez jamais plus ? Vous m'amèneriez toujours sur vos grands navires même dans les mers du nord ?

— Non jamais. C'est là une chose impossible à promettre. Vous ne pourriez pas résister à une pareille existence et je ne voudrais pas vous perdre. Vous n'en doutez pas.

— Je sais que vous ne me voulez que du bien...

— Me faudra-t-il maintenant signifier mes intentions à madame votre mère ?

— Je lui en parlerai moi-même avant. Et quand voudriez-vous que notre mariage soit béni... ?

— J'aimerais prendre la mer, l'automne prochain, en novembre, et vous emporter comme mon bien le plus précieux. Nous ferons donc notre voyage de noces en France. Cela vous plaît ?

Elle ne répondit pas, mais offrit ses lèvres et leur promesse de mariage fut scellée par un long baiser.

VERS la mi-octobre 1693, Québec se préparait au plus important mariage de la capitale. Tout le bonheur de la terre se présentait à Marie-Thérèse car ses ambitions autant que son cœur allaient être comblées. Généreux et grand seigneur, Pierre la couvrirait de cadeaux princiers. Leur départ sur le dernier navire de la saison allait s'effectuer au commencement de novembre, son séjour en France allait durer environ un an et

elle allait être présentée à la cour de Versailles. Aucun nuage n'obscurcissait l'horizon et toutes les félicités lui semblaient promises.

De son côté, Pierre avait foi en l'avenir et se consacrait tout à l'organisation de son bonheur. A l'habitation du gouverneur où il avait élu domicile, un soir qu'il travaillait à la rédaction de documents importants, un pas alerte et sonore attira son attention. Lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit toute grande sous la poussée de deux longs bras appartenant à Jacques Testard de Montigny, Pierre se leva d'un seul trait en proie à la joie de revoir son plus cher confident.

— Jacques !... Quel bonheur de te revoir ? D'où viens-tu ?

Ils se serraient la main vigoureusement et souriaient à belles dents.

— Que je suis heureux d'être de retour à Québec assez tôt pour assister à ton mariage.

— Après deux années de séparation. Depuis le fort Nelson !

Soudainement, Jacques coupa court à la conversation engagée sur un terrain tout autre que celui sur lequel il voulait entraîner son ami.

— Qu'as-tu à m'annoncer ? Tu me caches quelque chose ? Quelqu'un de ma famille est malade ?

— Rien de tel. Mais durant mon séjour à Ville-Marie, je fus prié de me rendre auprès de Mlle Le Ber, ta cousine. Je m'étais fait accompagner par son confesseur qui m'avait transmis l'invitation. Elle avait des choses graves à me dire...

— Geneviève... ?

Pierre avait prononcé son nom d'une voix qui révélait de l'émotion.

— Mademoiselle de Belestre est entrée au couvent, chez les religieuses de l'Hôtel-Dieu il y a huit jours. Elle avait appris la nouvelle de ton mariage. Elle n'avait donc plus espoir de te revoir.

— Pauvre, pauvre Geneviève. Si peu faite pour la vie de couvent. Comme je suis coupable !

— Tu ne l'es pas autant que les trois méprisables beaux-frères de Mlle de Belestre. Ce sont eux les responsables de cette misérable affaire. Tu as été trompé par eux autant qu'elle a été trompée, elle-même.

— Et l'enfant... ma petite fille ?

— Elle est morte il y a deux ans. La petite Jeanne-Geneviève fut toujours malade. D'ailleurs, en plus de ces tristes renseignements, Mlle Le Ber m'a prié de te remettre ce pli. Ta vénérable cousine m'a assurée qu'elle priera toujours pour toi. Elle a ajouté qu'elle ne voulait plus recevoir de nouvelles de l'extérieur car aujourd'hui, recluse consacrée, elle repousse de sa vie tout ce qui n'est pas prière et mortifications.

— Merci, sincère ami.

Pierre était profondément ému et fit comprendre à son ami qu'il désirait demeurer seul. Le « conquérant du Nord » n'était plus qu'un homme en proie au regret le plus cuisant. Le front à la vitre glacée il laissa errer son regard dans le lointain où peu à peu les traits désespérés de la pauvre Geneviève se dessinaient sur le ciel menaçant. Son dernier sacrifice était pour lui, son dernier et plus bel aveu. Elle l'aimait encore et, à l'annonce de son mariage, avait répondu par la renonciation totale. Elle n'appartenait plus au monde et elle ne serait plus jamais Geneviève de Belestre. Elle n'était plus que l'ombre d'un beau

rêve et l'empreinte d'un très grand amour !

ATRISTE par la nouvelle que lui avait communiquée Jacques de Montigny, Pierre vit, sans joie, se dérouler la cérémonie pourtant fastueuse de son mariage. Mais indulgent et aussi reconnaissant à la belle jeune fille qui s'appuyait maintenant sur son bras, il se promit de s'efforcer de ne rien laisser paraître de ses regrets pour ne pas dire remords. Son séjour en France devait durer plus d'un an et au printemps 1694, aux abords des côtes de Terre-Neuve, sa femme Marie-Thérèse accouchait de leur premier-né.

La nouvelle maman, une fois rétablie, s'était installée sur le pont. Songeuse, elle regardait avec un pli d'amertume aux coins des lèvres, son célèbre mari qui faisait admirer le nouveau-né aux officiers du « Salamandre ».

— Nous en ferons un grand soldat et aussi un marin... si Dieu le veut !

— Et si sa mère ne le désire pas, que déciderez-vous, sieur d'Iberville ?

Marie-Thérèse avait parlé sous l'impulsion du moment, oubliant, comme cela lui arrivait depuis quelque temps, la prudence et le tact le plus essentiels. Les officiers qui entouraient le capitaine Pierre d'Iberville firent demi-tour et s'éloignèrent du couple pendant que la nourrice emportait l'enfant pour obéir aux ordres du maître. Il s'approcha de sa femme.

— J'essaie de m'expliquer vos mauvaises humeurs, chère Marie-Thérèse, et je n'en trouve pas le moyen. Enfin, qu'avez-vous à me reprocher. Ne me suis-je pas efforcé de combler tous vos désirs, vos caprices même ? Et votre présence sur ce navire n'est-elle pas la réponse à votre insistance à vouloir m'accompagner sur mer comme sur terre ?

— Il vous serait tellement plus facile d'abandonner cette existence vagabonde en compagnie de gens vulgaires, grossiers, de...

— Je vous prie de vous taire !

Cette fois, la colère de Pierre d'Iberville ne se contenait plus et son caractère entier et dominateur donna libre cours au ressentiment refoulé depuis les premières semaines de leur séjour à Versailles, alors que Marie-Thérèse avait manifesté un dédain absolu à l'endroit des hommes incomparables de bravoure qui permettaient à son mari de courir de conquête en conquête.

— Vous n'aimez pas mon métier de soldat et de marin, vous n'aimez pas mes déplacements d'un continent à l'autre, vous n'aimez pas mon intérêt dans les pays occupés par les glaces dix mois par an et vous n'aimez même pas les braves qui sont prêts à donner leur vie à mes côtés tout en vous procurant le luxe dans lequel vous vivez. Quelle femme êtes-vous donc ? Et que voulez-vous de moi ? Ou ce qui est mieux, qu'aimez-vous de moi ?

— Je ne veux pas vous quitter, être toujours à vos côtés et alors j'aurai confiance en vous. Je serai sûre qu'aucune autre femme...

— Je vous prierais de vous taire. Comme si mon métier exposé à tous les dangers qui constamment nous guettent, me donnait les loisirs de jouer les galants et les séducteurs...

— Pourtant, la chose est arrivée... il n'y a pas si longtemps...

— Marie-Thérèse, il y a en moi un terrain que vous je vous défends d'explorer : celui de mes fautes et de mes remords. Ma vie passée ne regarde nulle autre personne que moi, pas même mon épouse...

— Dans ce cas, je vous demanderais de m'accorder la faveur que vous avez déjà accordé à celle qui mit au monde votre premier enfant, Geneviève de Belestre.

Pour la première fois depuis leur mariage et malgré de nombreuses petites querelles occasionnées le plus souvent par la jalousie maladroite de sa femme, Marie-Thérèse avait prononcé le nom qui lui brûlait les lèvres.

— Je suis habitué à vous obéir, alors je m'incline devant ce dernier caprice. Quel est-il ?

— La liberté entière d'élever à ma guise notre premier enfant... et même les autres si le ciel nous les envoie. Je désire en faire un homme délicat et civilisé et non un pirate et un coureur des bois.

— Comme son père, n'est-ce pas ?

— Je ne vous l'aurais pas dit.

— A votre guise, Madame. Je m'incline. Pirate et coureur des bois, je ne saurai trouver le temps nécessaire à consacrer à mon enfant.

Pierre d'Iberville salua Marie-Thérèse et rejoignit son pilote. Il était ulcéré et profondément humilié par les paroles de sa femme. Mais il avait eu assez d'empire sur lui-même pour ne pas frapper l'impudente qui avait prononcé le nom de la pauvre Geneviève.

N'était-ce pas son châtiement à lui qui commençait... ? Et tout ce que la sacrifiée avait subi avant la naissance de leur petite fille... n'était-il pas juste qu'aujourd'hui il connût à son tour l'amertume et la désespérance ?

De courte durée, la félicité qu'avait espérée trouver Pierre d'Iberville dans les liens du mariage, allait sombrer à jamais dans l'abject mépris de Marie-Thérèse.

UN instant détourné de sa haute mission d'explorateur, Pierre d'Iberville se jeta avec plus d'ardeur encore dans sa vie aventureuse et pleine de dangers. Ses séjours en France, où Marie-Thérèse s'était installée définitivement au Château de Séigny, s'épaulaient de plus en plus, si bien que les six enfants qu'il avait donnés à sa femme le connaissaient à peine. Leur mère avait tenu sa promesse de les garder sous sa tutelle afin d'en faire des « êtres civilisés et utiles à la société ».

Profondément blessé dans son amour de père et trahi dans son amour d'homme, Pierre avait pris le parti de se taire. Tout au fond de lui, il admettait mériter le châtiement que lui imposait Marie-Thérèse et, toujours fidèle au souvenir de Geneviève, il lui offrait dans le secret de son cœur l'amertume de sa vie gâchée. C'était sa manière à lui d'expier son forfait de séducteur.

Il ne recevait plus de nouvelles de Ville-Marie où il n'était jamais retourné, et ne savait plus rien de la malheureuse.

Ses expéditions le menaient maintenant vers le sud de l'Amérique et le golfe du Mexique où ses intérêts personnels augmentaient d'année en année à un rythme vertigineux. Séjourant depuis plusieurs semaines au château de son frère où il se remettait d'une douloureuse attaque de fièvre, il avait eu l'occasion de vivre auprès de sa

Le Moine d'Iberville

femme, devenue pour lui une étrangère et de connaître ses enfants. Il avait donc rêvé d'emmener avec lui, sur un des navires qui composait son escadre, l'ainé de ses fils, âgé de 14 ans. Malgré le souvenir cuisant des insultes de Marie-Thérèse, quinze ans auparavant, il intercédait pour la convaincre de le lui laisser amener.

— Mais pourquoi revenir sur une décision qui a quinze ans d'existence, lui avait-elle répondu. Ce que je pensais, il y a quinze ans, des gens dont la compagnie vous a toujours plu... je le pense encore et je ne pense pas que, pour être un homme, notre fils Charles ait besoin de se mêler à ceux que je dédaigne toujours.

N'eut été la présence de ses autres enfants, Pierre d'Iberville aurait répondu à cette nouvelle attaque. Il se contenta de se mordre les lèvres. Son dernier séjour auprès de sa famille qu'il n'allait plus revoir allait se terminer par une longue visite chez le procureur où la très vivace et intéressée Marie-Thérèse avait exigé des signatures et des reconnaissances de documents révélant l'immense fortune de son mari.

A l'automne de 1705, la flottille de Pierre d'Iberville prenait la mer en direction des Antilles; il commandait le *Juste*, ses deux frères de Sérigny et de Châteauguay commandaient respectivement le *Brillant* et le *Glorieux*.

— Embrassez votre père, monsieur, et souhaitez-lui bon voyage! Allons, mesdemoiselles, ne laissez pas partir M. d'Iberville sans vos souhaits d'usage...

— Je reconnais combien vous êtes attentive à l'opinion des autres, madame. La tendresse que vous m'avez toujours refusée vous l'étalez au grand jour. Il faut donc espérer que tout n'est pas déplorable chez-vous. S'il m'arrivait de ne plus vous revoir, je voudrais que votre existence soit selon vos penchants et que vous trouviez aux côtés d'un homme digne de vous, le compagnon précieux capable de vous apprécier à votre juste valeur.

Pierre d'Iberville venait de faire ses derniers adieux à Marie-Thérèse qui demeurait tremblante sur le quai d'embarcation.

Ils ne devaient pas se revoir. Mais la mer était sa compagne préférée et la terre son amante alors que les vents étaient les voix qui savaient bercer ses rêves de conquérant!

Il y avait maintenant quinze ans que la dernière phase de la vie aventureuse du grand soldat lançait des échos à travers le vaste continent américain. Le bruit de ses exploits allait troubler les vents d'un territoire situé entre la baie d'Hudson et le golfe du Mexique, la Vallée du Mississippi et la côte carolinienne et son épopée allait déployer sur le vaste plateau américain, l'immense drapeau blanc à fleurs de lys d'or et permettre à la France de faire un grand rêve, celui de revivre sur un territoire *sans fin* baigné à l'est et à l'ouest par deux continents, au sud et au nord par deux golfes sans horizon. C'était maintenant la fin de sa vie. Il avait tout donné, il avait reçu beaucoup, mais il voulait davantage probablement parce que

son cœur souffrait d'une absence qu'il n'avait pu combler: Geneviève!

C'EST le 9 juillet 1706, le *Juste* entouré de son escorte est en rade de la Havane.

Les 50 embarcations, navires, chaloupes, corvettes de toutes les dénominations, attendent figés, sur la mer d'huile qui les emprisonne. Un silence de mort règne et tous ceux qui attendent la fin du chef ont baissé la tête. Il y a là des corsaires, des flibustiers, des marins, des sauvages, des nègres, tous sujets à faire trembler les saintes âmes. Mais en cette minute, ils sont sans vergogne et sans vengeance. Ils écoutent le vol d'un oiseau invisible: la mort.

Dans la cabine du capitaine, auprès de l'illustre mourant, deux garçons, âgés respectivement de 15 et 18 ans pleurent comme des enfants. C'est Jacques de Sainte-Hélène, le fils aîné de feu Sainte-Hélène et Charles de Longueuil, l'ainé du premier baron de Longueuil. Ils savent que l'Oncle qu'ils idolâtraient va mourir et sentent le monde les abandonner.

— Charles, dit la voix faible de Pierre d'Iberville, j'ai une mission pour toi. A Ville-Marie, quand tu retourneras en Nouvelle-France, rend visite à Mademoiselle Geneviève de Belestre, au couvent de l'Hôtel-Dieu. Dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle. Et demande-lui de me pardonner... Adieu Charles, Adieu Jacques. N'oubliez pas que vous êtes et serez toujours des Le Moine.

Il ferme les yeux... car en bon soldat, il devra accepter l'agonie. Alors il re-traverse des territoires familiers; comme autrefois sur des navires rapides ou dans des canots en peaux de bison, il glisse sur des mers et des océans limpides, il saute des rapides et des torrents... La Terre et la Mer n'ont plus de secrets pour lui, mais lui voudrait leur en révéler un, le sien: le nom de Geneviève! La chaleur est étouffante et le ciel descend très bas sur l'horizon... et avec le dernier filet de soleil qui le traverse comme une blessure, Pierre d'Iberville étouffe son dernier râle.

MADemoiselle de Belestre, j'ai l'honneur de vous rapporter les dernières paroles du capitaine Pierre d'Iberville, l'été dernier.

— Je savais qu'il était mort. J'en ai été averti par une volonté plus forte que la sienne. Maintenant je sais qu'il ne souffrira plus et que son souvenir n'appartient qu'à moi. Je vous remercie, monsieur de Longueuil. Que Dieu vous fasse aussi grand que l'a été votre oncle. Il fut un grand serviteur de la France et du Canada.

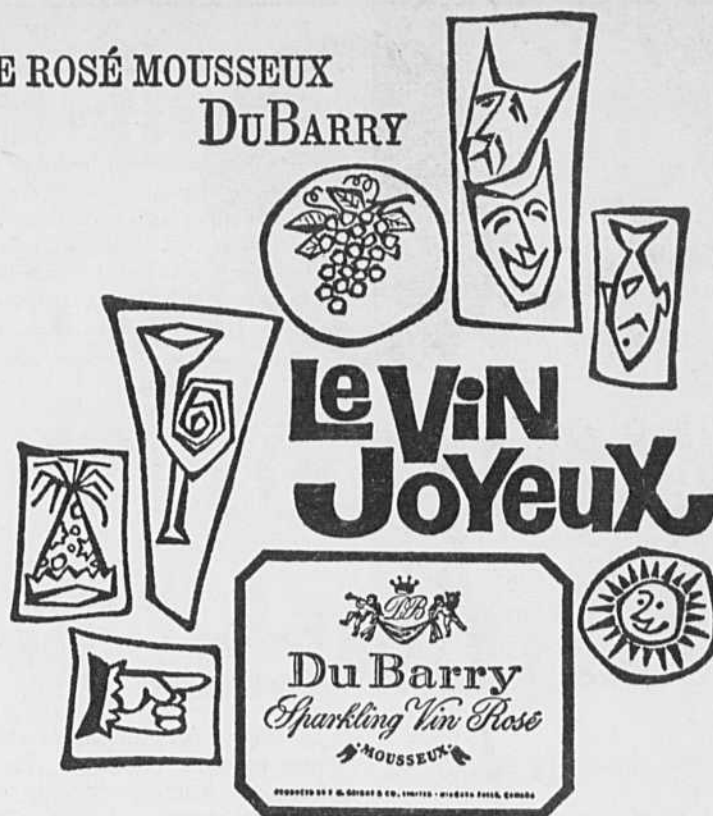
Geneviève de Belestre ne devait plus jamais parler à une personne de l'extérieur et, pendant près de douze ans, consacra toutes ses pensées et toutes ses prières à la mémoire de celui qui plus que jamais était attaché à sa destinée.

Elle mourait, seule, oubliée, à 54 ans, à l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie.

Mais personne ne vint signer son acte de décès.

Son histoire, depuis longtemps, appartenait au monde des légendes!

LE ROSÉ MOUSSEUX Du Barry



Présenté dans la belle bouteille à champagne enveloppée de papier rose, c'est vraiment le clou de toutes les réceptions.

Le vin rosé mousseux Du Barry, vieilli dans les caves de Bright, est fait de raisins spéciaux de la péninsule du Niagara.

LES BONS Vins CANADIENS DE Brights DEPUIS 1874

IMPORTATION DE L'AFRIQUE

50,000 VETEMENTS POUR ENFANTS
Modèles assortis, patrons et motifs pour garçons et fillettes.

Un choix varié de couleurs dans les tailles de 1 an à 6 ans et de 6 ans à 12 ans.

20,000 VERGES DE COTON ET DE POPELINE RAYES. — Motifs et couleurs variés. Prix à la verge.

Représentants pour veiller à nos intérêts au Canada sont aussi les bienvenus.

Pour recevoir nos échantillons, nos prix ainsi que notre liste de marchandises, adressez votre demande, par avion, à:

LINKLOK COMMERCIAL
COMPANY,
33, Arolawun Street,
Mushin / W. Nigeria.

SEMELES
ET TALONS
MOUS
et
élastiques
anti-dérapants

CAT'S
PAW
semelles dermies
ou complètes
CAT-TEX



Pour faire adhérer les
FAUSSES DENTS
en place et plus solidement

Etes-vous gêné par vos fausses dents qui glissent, se déplacent et tombent même lorsque vous mangez, riez ou parlez? Vous n'avez alors qu'à les saupoudrer légèrement de PASTEETH. Cette poudre Alcaline (non acide) fait tenir les dentiers plus solidement, apportant ainsi le confort. Pas de goût gommeux, pâteux ni aucune autre sensation désagréable. Ne surt pas. Enraye l'odeur des dentiers. Procurez-vous PASTEETH aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie.

Solution du mois précédent.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17
1	R	E	B	O	U	T	E	R	M	A	S	Q	U	E	R	A	
2	O	T	A	N	O	T	U	S	N	E	U	T	R	O	N		
3	B	A	N	C	T	A	M	I	S	R	E	I	N	S			
4	E	I	D	E	R	T	E	S	P	E	L	L	E	C			
5	M	I	S	E	R	N	V	O	I	L	E	C	O				
6	S	T	A	P	I	R	G	A	I	N	E	T	A	N			
7	E	S	R	A	P	A	T	E	L	L	E	G	E	N	S		
8	N	O	M	R	E	M	I	S	E	S	A	I	N	T	E		
9	T	U	I	L	E	A	S	I	N	E	S	E	T	O	N		
10	E	C	R	I	R	E	S	E	C	T	E	S	A	N	T		
11	N	I	E	S	L	A	U	R	E	N	T	I	E	S	I		
12	C	E	S	P	A	I	R	A	S	A	R	E	T	E	R		
13	E	R	A	R	B	R	E	M	E	G	A	R	D				
14	S	A	D	I	O	S	L	E	V	E	P	A	I	S			
15	B	I	N	E	R	H	A	R	E	M	E	T	R	E			
16	P	A	N	E	R	E	E	D	E	L	A	I	E	C	U		
17	P	R	E	S	E	R	V	E	S	U	L	F	O	S	E	L	

PARENTS ET JEUNES GENS

à la maison, sans expérience nécessaire, ni outils, vous pouvez faire
30 à \$40 par SEMAINE
en réparant des bijoux neufs pour la manufacture. Travail facile. Envoyez 50 sous pour détails et échantillons.

OVERSEAS ROMANTIC IMPORT
C.P. 96, Dépt. S, Ancienne Lorette, P.Q.

En juin

Une caricature d'hier
sensationnelle

ALBION

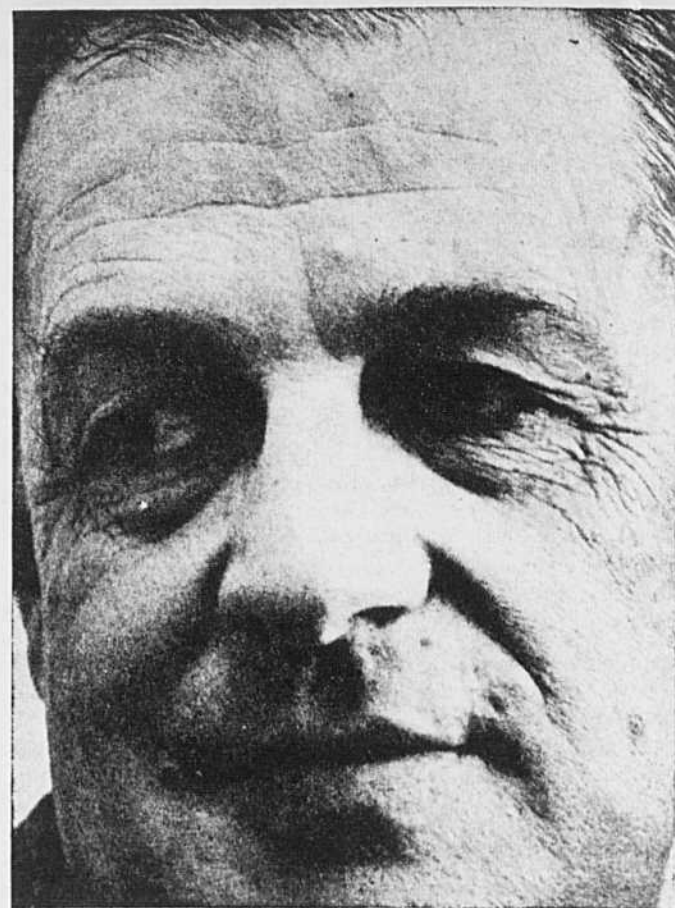


Partez avec nous

par un vol des plus confortables vers Francfort, Cologne, Hambourg ou Munich. Service des plus prévenants, et non seulement vers l'Allemagne, mais presque partout au monde. Votre Agence de Voyages nous approuvera.

Surveillez nos prochaines annonces offrant en vedette un Voyage Spécial organisé pour les Canadiens-Français à destination de l'Europe.

Lignes aériennes Allemandes :
MONTREAL - 1080, rue University
UN. 1-4747



QUÉBEC, terre d'avenir

Jetons un coup d'oeil sur la carte du Québec; nous constatons que son territoire est largement ouvert sur l'océan et permet une pénétration à l'intérieur du continent par la voie maritime et les Grands Lacs. Québec est donc une voie de passage, un pays de transit entre l'intérieur du continent et le reste du monde.

Jetons maintenant un coup d'oeil sur les autres pays. Les grandes civilisations et les grandes cités

industrielles et commerciales se sont généralement établies dans le bassin des fleuves. C'est le Fleuve Jaune qui a fait la Chine, le Gange l'Inde, le Nil l'Égypte, la Tamise Londres. Comme position géographique, Québec occupe donc une place de choix; elle commande l'entrée et la sortie du continent.

Ce qui ajoute à la force du Québec, c'est l'abondance de ses richesses naturelles : des ressources

électriques presque illimitées, les plus belles forêts du monde, un sous-sol dont on commence à peine à soupçonner la richesse et la variété, et tout cela à proximité d'une voie d'eau comme il en existe peu dans le monde.

Cette simple vision des choses laisse entrevoir les possibilités illimitées du développement économique du Québec. Je suis en accord avec les prévisions de Monsieur Kierans, président de la Bourse

de Montréal, qui affirme que le Québec se développera plus vite que le reste du Canada durant les prochaines générations.

Les points faibles dans le moment sont la rareté de capitaux et le manque de préparation de la main d'oeuvre. Jusqu'à présent, le gros des capitaux d'investissement sont venus de l'étranger. Presque toute la grande industrie : aluminium, pâtes et papier, avionneries, fer et acier, sont entre les mains de

épargner, c'est bien INVESTIR, C'EST MIEUX

Il apparaît à plusieurs personnes que le fait de placer son argent est une tâche difficile et compliquée; ils imaginent aussitôt que cela nécessite des études poussées dans le domaine de la finance. Il va de soi qu'une personne qui

a eu la chance d'approfondir la question financière, d'étudier les mille rouages des industries canadiennes devrait bénéficier de bons résultats ou, tout au moins, pourra apporter à ses transactions financières soit en obligations, soit

en actions plus de clairvoyance et d'éviter ainsi toute spéculation malheureuse.

A celui que le manque de contact avec le monde des affaires rend timide, nous nous permettons d'ouvrir la voie et d'attirer sa confiance. Quand la maladie nous atteint, nous voyons le médecin; quand nos droits sont touchés, nous faisons appel à un avocat. Pourquoi, lorsque nous voulons faire fructifier nos épargnes, ne voyons-nous pas un courtier?

Quelle différence y a-t-il entre tel courtier et tel autre?

Les deux peuvent acheter ou vendre toute valeur que vous leur indiquez.

Les deux retiennent généralement la même commission sur toute transaction.

Alors, quelle différence y a-t-il entre eux?

Voilà une question pertinente, mais à laquelle le public ne peut répondre facilement, car il faut pour cela établir une comparaison sur de nombreux points:

différences dans les services offerts au client

différences dans l'organisation matérielle

différences dans la documentation fournie

**différences dans la compétence du personnel
et—point capital—**

différences dans les principes d'affaires.

Il ne nous appartient pas de nous comparer à aucun de nos confrères. C'est au public de juger.

Mais nous estimons qu'il est de notre devoir de lui simplifier la tâche en lui fournissant tous les renseignements qu'il peut désirer sur notre organisation et son fonctionnement.

C'est pourquoi nous avons toujours publié un rapport annuel que nous postons à tous nos clients et que toute personne intéressée peut obtenir sur demande.

C'est aussi pourquoi nous venons de publier une brochure de 32 pages intitulée:

"VOICI MERRILL LYNCH, PIERCE, FENNER & SMITH"

C'est avec plaisir que nous vous en enverrons un exemplaire. Vous y trouverez tous les renseignements voulus sur notre organisation, son but et son fonctionnement.

Pour le recevoir veuillez écrire à:



Service français

**MERRILL LYNCH,
PIERCE, FENNER & SMITH INC.**

**MEMBRES DES BOURSES DE MONTRÉAL ET DE
NEW-YORK ET AUTRES GRANDES BOURSES.**

635 ouest, boulevard Dorchester, Montréal 2

Téléphone: UNiversity 1-8241

Directeur régional: PAUL J. SULLIVAN

groupes financiers de l'extérieur. Le moment est venu pour Québec de fournir une partie du capital nécessaire à son développement. Pour cela, il faut que les Québécois cessent de se comporter en enfants et acquièrent l'esprit de l'homme de l'entrepreneur.

La main d'œuvre est experte dans certains secteurs, mais insuffisamment préparée dans d'autres. L'enseignement des métiers et des techniques devra recevoir, au cours des prochaines années, une impulsion considérable pour que les jeunes arrivant sur le marché du travail aient la préparation nécessaire pour occuper tous les postes disponibles.

Les subventions du gouvernement fédéral pour fins d'enseignement technique ont pris Québec par surprise. Le ministère de la Jeunesse était en voie de réorganisation et la Commission Parent faisait une

étude en profondeur des structures administratives et des méthodes pédagogiques dans le champ de l'éducation. L'entente fédérale-provinciale, qui jusqu'à présent a servi surtout en Ontario, pourra difficilement ne pas être prolongée, car le Québec devra consacrer quelques centaines de millions de dollars, d'ici 1970, à l'équipement scolaire pour l'enseignement technique et professionnel.

Avec une main d'œuvre bien préparée, des capitaux plus abondants et plus prêts à assumer des risques, avec des richesses naturelles variées, avec des voies de communication faciles et bon marché, Québec est appelé à un essor industriel considérable. C'est, sans nul doute, la province de l'avenir au Canada, avec la Colombie qui, elle, occupe une situation à peu près similaire sur le Pacifique.

GERARD FILION

La preuve est faite aujourd'hui qu'une société faisant partie de l'Association des Courtiers en Bourse Mobilières est sans doute possible, une société sérieuse. Le contrôle serré, par la vérification étroite de toutes les transactions de ses sociétés, l'Association des Courtiers s'est attiré la part du public une confiance. Il n'y a donc plus de risque de ce côté-là, et c'est pourquoi nous exhortons nos confrères canadiens-français à investir leur argent par l'entremise

de l'une ou l'autre de ces sociétés. Le choix est grand et peut convenir à tous les goûts; la variété des obligations et des actions s'adapte à toutes les bourses. Le Québec va de l'avant. Notre économie stable favorise toutes les industries et nous permet de faire compétition sur le marché international. Protégeons nos placements: comme dit le proverbe: épargner, c'est bien... investir, c'est mieux. Et pour nous, Canadiens français, c'est un devoir que de placer notre argent au Québec.

VERRES

ces robes

de vins

On a dit que le Canadien moyen était un buveur de bière et de rye. D'ailleurs, il suffit de jeter un regard sur les statistiques pour le démontrer :

Bière : 70,799,585 gallons ;

Spiritueux : 3,220,174.

Par comparaison, nous buvons peu de vin : 2,251,227 gallons pour la même année (1961). Mais il n'en a pas toujours été ainsi. En 1925, par exemple, on vendait encore une égale quantité de vin et de spiritueux.

Cependant Québec est toujours la seule province du Canada où l'on consomme des vins de table en quantité raisonnable. Et si l'on fait exception des grands restaurants de New York, on constate avec un certain plaisir que Montréal et Québec sont les seules villes du continent nord-américain où l'on trouve de nombreux restaurants qui aient une véritable carte des vins.

VIGNOBLES CANADIENS

Mais bien que ce soit dans la province de Québec où l'on trouve les seuls buveurs de vin du Canada, il n'existe, à l'est des Rocheuses, qu'un seul *pays de vin* : la péninsule du Niagara, à l'extrême-sud de l'Ontario, là où le soleil est élément.

L'automne dernier, les vignerons canadiens ont envoyé au pressoir près de 50,000 tonnes de raisin aux prix courants de \$100 la tonne pour le raisin ordinaire et de \$150 pour le raisin destiné à la fabrication du champagne Président. A noter que ce sont les vignobles plantés de ceps français qui rapportent le plus.

La maison Bright's qui est la plus importante des sociétés vinicoles du Canada, produit une impressionnante gamme de vins dont le pro-

céde de fabrication est traditionnelle — du moins jusqu'au mélange des vins.

En effet, quelle que soit l'année, le vin doit avoir une égale qualité. Leur teneur en alcool devient ainsi leur premier quartier de noblesse et ceci explique pourquoi les bouteilles n'ont pas de millésime.

Rappelons encore, car il y a là visiblement un rapport de cause à effet, que la péninsule du Niagara qui est, au Canada, le pays du vin est aussi le pays des voyages de nocces !

FLEURS DE CRISTAL

Souvent quand on a dit que les vins rouges se boivent chambrés, c'est-à-dire à la température de la pièce, et qu'ils se servent avec les viandes alors que les blancs accompagnent les poissons et qu'il faut les boire frappés, on est convaincu qu'il ne reste plus rien à dire et qu'on est conséquemment « un connaisseur ».

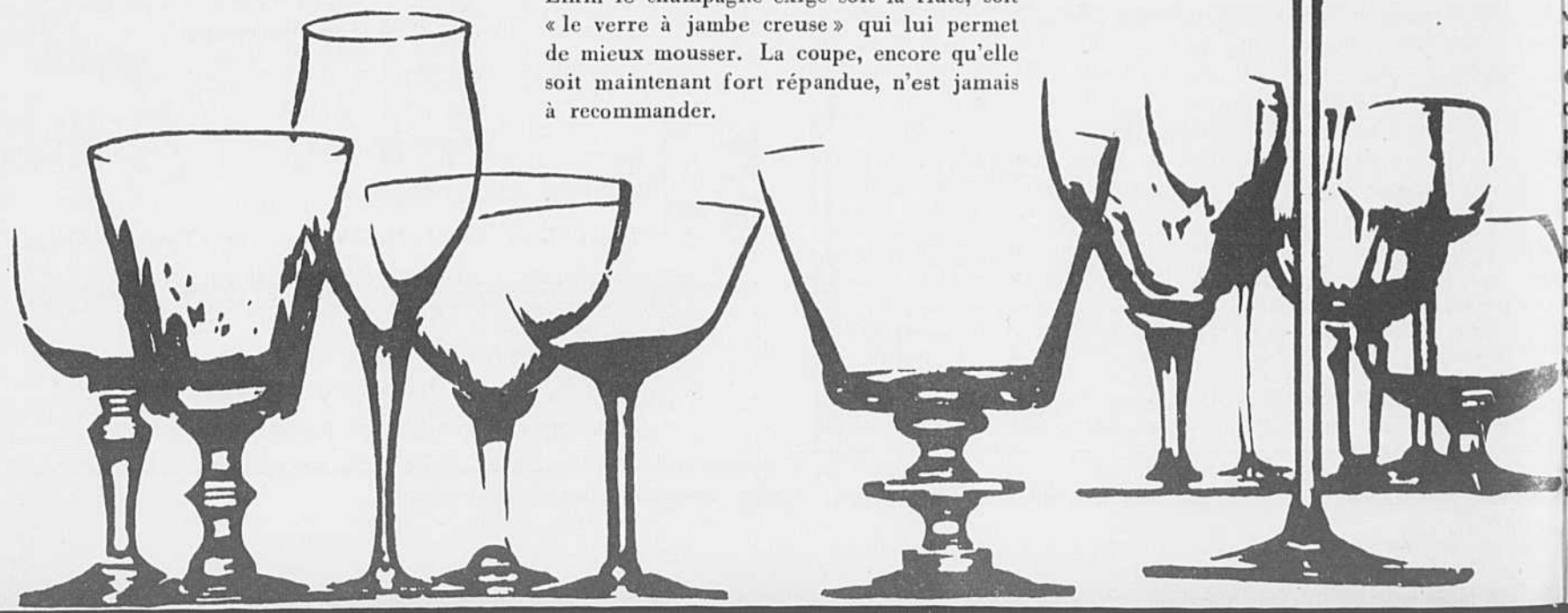
On oublie que les verres — leur taille et leur dessin — jouent un rôle important dans le service des vins. Pour la même raison que le bordeaux rouge ne se boit pas dans une flûte à champagne, il importe que le rosé nature ne vous soit pas servi dans ces verres en forme de calice évasé en campanule, que la tradition réserve au Vouvray.

Les bordeaux rouges se boivent dans un verre ovoïdal qu'il sied de ne remplir qu'à moitié. Les vins rouges de Bourgogne se servent dans un verre dont le fond est légèrement arrondi. Mais la coupe proprement dite doit être plus grande que celle des verres à bordeaux.

Les vins d'Alsace comme ceux du Rhin exigent des verres à pied long et fin teinté en vert.

Le vin d'Anjou — qu'il soit blanc ou rosé — se verse dans un verre à fond plat afin qu'on en voit mieux la couleur.

Enfin le champagne exige soit la flûte, soit « le verre à jambe creuse » qui lui permet de mieux mousser. La coupe, encore qu'elle soit maintenant fort répandue, n'est jamais à recommander.



les grands du jour

RELATIONS URSS-VATICAN ?

Les relations entre l'Union soviétique et le Vatican se sont sensiblement améliorées. L'audience accordée par le pape au gendre de Krouchtchev a fait naître, en certains milieux, l'espoir de relations diplomatiques normales. Chose certaine, si cela se produit jamais, ce sera à la requête expresse de Moscou. Jamais, dans les temps modernes, la papauté n'a pris l'initiative de solliciter des liens de ce genre avec quelques pays que ce soit.

FRANCO N'EST PAS PRESSE

Le rapprochement entre la France et l'Espagne, l'échange de missions diplomatiques et militaires, ont porté bien des gens à croire qu'une alliance formelle serait vite conclue. C'est aller un peu vite en affaires. A Madrid, on laisse entendre, dans les milieux bien informés, que le président de Gaulle et le général Franco ont ceci de commun qu'ils défendaient chacun les intérêts de leur pays. Ce qui signifie que Franco, négociateur retors, pèsera soigneusement les propositions qu'il reçoit de plusieurs côtés.

UNE RESISTANCE PAYANTE

Les démêlés de Georges Bidault, chef du Conseil national de la résistance, avec la police allemande, lui ont causé quelques ennuis et rapporté des milliers de dollars. L'agent du leader extrémiste français a vendu à fort prix les droits des entrevues, déclarations, reportages aux agences de presse et aux réseaux de télévision étrangers. Cette opération commerciale, qui a été très fructueuse, permettra à Bidault de subsister. Car les fonds de son organisation terroriste sont à la baisse. Plusieurs membres de l'O.A.S. conservent pour eux les fonds qu'ils ont rapportés d'Algérie.

CHERS MENTEURS

On sait que la politique se concilie parfois difficilement avec la vérité. Mais, d'ordinaire, les hommes politiques dignes de ce nom évitent de se faire prendre en flagrant délit de mensonge. En Allemagne occidentale, des personnages haut placés sont ouvertement qualifiés de menteurs, preuves à l'appui, comme le révèle un dossier établi par les socialistes. Dans l'affaire du « Der Spiegel », le chancelier Adenauer a menti une fois, le ministre de l'Intérieur Hoehner, a tronqué la vérité cinq fois. Le record est détenu par l'ancien ministre de la Défense, Franz-Josef Strauss, qui a pas moins de neuf mensonges à son passif.

MAUVAIS CALCUL

Le prestige de l'économiste soviétique Stroumiline est en déclin. Il avait prévu qu'en 1962, la production russe dépasserait de 6% la production américaine,



alors que, d'après les conclusions les plus optimistes, elle n'arrive pas aux deux tiers de celle des Etats-Unis. Les experts disent maintenant que la fameuse menace que ferait peser sur le monde libre la production industrielle de l'URSS relève surtout de la propagande et n'est dangereuse que sous cet angle-là.

UNE VIEILLE QUERELLE

Dans la querelle qui oppose présentement Moscou à Pékin, tous les arguments sont bons. Et les Chinois ne se privent pas de reprocher à l'Union soviétique de profiter, au détriment d'un pays ami, des avantages obtenus par l'ancien régime des Tsars. Et notamment de conserver le port de Vladivostok. Le différend, qui a débuté sur le plan de l'idéologie communiste, se transpose insensiblement sur celui du nationalisme.

... LA VIE DE PALAIS est moins rose qu'on ne l'imagine. Le président de Gaulle ne peut supporter l'Elysée et ira s'installer au Grand Trianon de Versailles dès que les travaux de réfection, qui coûteront quelque \$9 millions, seront terminés. De son côté, le président Kennedy se fait construire une vaste maison dans les environs de Washington. Il ne peut guère de trouver de repos à la Maison Blanche, envahie par les touristes... LES GAULLISTES reprochaient à la 4e république l'instabilité ministérielle. Pourtant, sous de Gaulle, un seul ministre n'a pas changé de poste depuis 1958 : Couve de Murville, qui, d'ailleurs, doit prendre prochainement un nouveau portefeuille, celui des Finances... LES ETATS-UNIS appuient fortement, mais avec discrétion, le président Nasser. C'est sur lui qu'ils comptent pour éliminer la menace communiste dans les pays arabes...

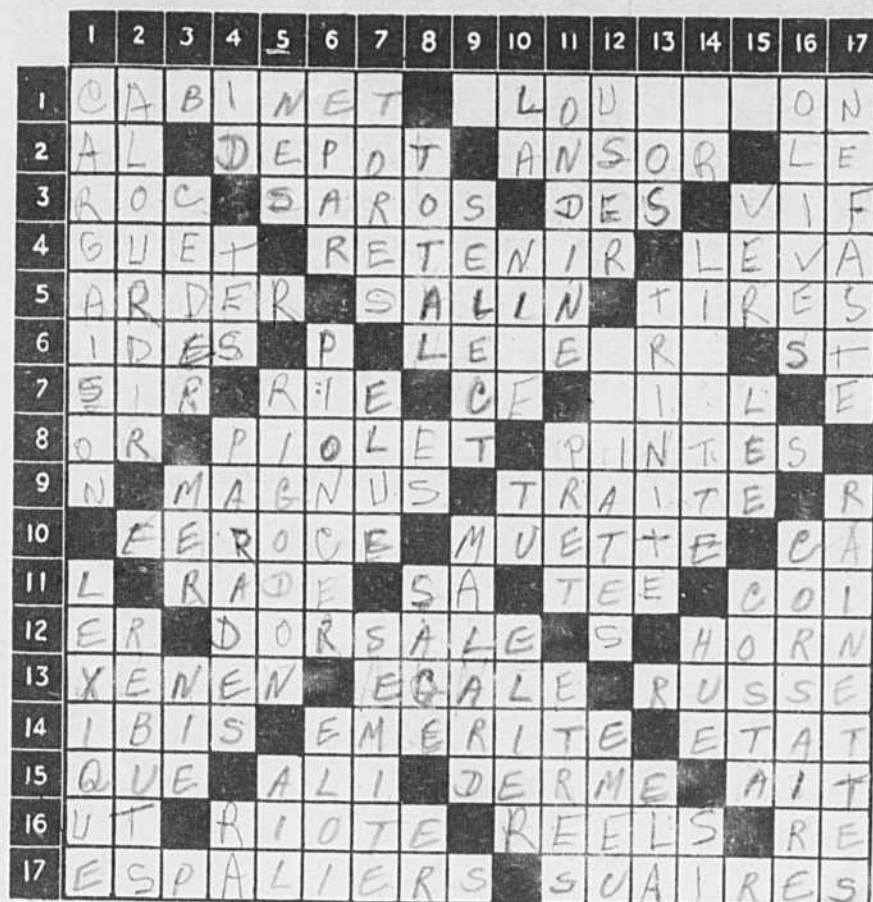
CARICATURE D'HIER

Cobean's



Depuis plus de vingt ans, les caricatures de Sam Cobean font la joie et, parfois, l'étonnement des lecteurs du New Yorker. Groupées sous le titre de Sam Cobean's Naked Eye, elles nous permettent de suivre l'évolution de l'artiste et de constater qu'à plusieurs reprises, il n'a pas hésité à exercer son humour sur un même thème.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

- Ensemble des ministres d'un Etat. — Nom vulgaire de la bardane.
- Symbole chimique de l'aluminium. — Tumeur. — Oie sauvage. — Chemin de halage.
- Masse de pierre. — Période qui règle approximativement le retour des éclipses. — Préposition de temps. — Prompt à s'emporter.
- Action d'épier. — Maintenir. — Hausse.
- Brûler. — Qui contient du sel. — Amaigris.
- Quinzième jour de certains mois dans le calendrier romain. — Ouvrier qui retire le papier dans une fabrique de papier. — Saint (abr.).
- Titre anglais. — D'un verbe gai. — Démonstratif. — Maréchal de France, né à Muret.
- Métal. — Bâton de montagne. — Mesure pour les liquides.
- Nom de plusieurs rois de Suède. — Etendue de chemin que l'on fait sans s'arrêter.
- Sanguinaire. — Qu'un sentiment quelconque empêche de parler. — Cela.
- Grand bassin naturel où les navires peuvent mouiller. — A lui. — Au golf, petite cheville servant au départ d'un trou. — Tranquille.
- Infinitif. — Qui appartient au dos. — Cap à l'extrémité S. de la Terre de Feu.
- Un des gaz de l'atmosphère. — Semblable. — Du pays de Khrouchtchev.
- Genre d'oiseaux échassiers. — Expérimenté. — Situation.
- Pronom relatif. — Gendre de Mahomet. — La couche profonde de la peau. — Possédait.
- Ancienne note. — Rit à demi. — Qui ne sont pas faux. — Ile de l'Atlantique.
- Rangées d'arbres fruitiers appuyés contre un treillage. — Linceuls.

VERTICALEMENT

- Ensemble des marchandises d'un navire. — Dictionnaire des formes propres à un auteur.
- Rendre difficile à porter. — Choses dédaignées.
- Abandonner. — Etendue d'eau. — Abjuré.
- Idem (abr.). — Qui sont à toi. — Fortification qui arrête les projectiles venant à revers. — Nom du soleil, chez les Egyptiens.
- Créés. — Air à deux temps, danse campagnarde. — Genre de liliacées.
- Barre servant à fermer une porte. — Dormir. — Trésorier de Dagobert.
- Grosses moulures. — Choisie. — Hébreu.
- Complet. — En les. — Savant. — Infinitif.
- De premier ordre. — Mâle des canards sauvages.
- En cet endroit. — Rivière des Basses-Pyrénées. — S'emploie dans l'intimité. — Soutirer.
- Génie des eaux. — Disposé. — Individus.
- Se servir. — Chrétiens grecs. — Genre d'oiseaux coureurs australiens.
- Possessif. — Fête catholique, le premier dimanche qui suit la Pentecôte. — Roi d'Israël.
- Infinitif. — Soubrette de comédie. — Terme dont se servent les charretiers. — Dans la gamme.
- Animal contractile. — Général américain. — Dans le nom d'une république de l'Amérique centrale.
- Fruits à noyaux. — Pirate.
- Funeste. — Grenouilles vertes.



MAIS TOUT ÇA

N'EMPECHE PAS

LA TERRE DE TOURNER



ENTRE-TEMPS, NASSER essaie de doter son pays de fusées pour venir à bout d'Israël. Une équipe de techniciens allemands, dont certains anciens nazis, est installée dans les environs du Caire... LES ANCIENS COLONS français d'Algérie trouvent la plaisanterie mauvaise. Ils sont menacés de poursuites par le gouvernement algérien s'ils ne paient pas l'impôt pour les mois de 1962 qu'ils ont passés en Algérie...

DE GAULLE n'est pas très content du Vatican, depuis que l'Observateur Romano a écrit : « La solidarité atlantique, qui a assuré la protection de l'Europe occidentale, est en danger grave. On est fortement tenté de conclure que si de Gaulle n'avait pas existé en tant que force choisie ou subie par le peuple français, la diplomatie soviétique n'aurait rien pu trouver de mieux pour diviser le monde capitaliste. » Par la suite, le journal a rectifié en disant que cette opinion n'exprimait pas les vues du Saint-Siège, mais cela n'a pas apaisé la fureur du chef d'Etat français...

LES HOLLANDAIS, qui sont gens fort économes, n'ont pas aimé qu'on dépense une fortune pour protéger de Gaulle lorsqu'il a fait à la reine Juliana une visite de quelques heures... LE TOGO constituait la seule exception de tous les pays africains : son budget était strictement équilibré. Mais l'assassinat du président Sylvanus Olympio, qui l'administrait avec prudence, a tout modifié et la gabegie s'en mêle...

le beau monde



... LORSQU'IL ETUDIAIT des problèmes de mise en scène avec Jean-Louis Barrault, l'illustre poète Paul Claudel, se mettait à quatre pattes, malgré ses 80 ans. Barrault, qui raconte la chose, ajoute qu'ils s'amusaient tous deux comme des fous... S'IL FAUT EN CROIRE ses meilleurs amis, Louis-Ferdinand Céline, qui avait tant d'autres qualités, était un menteur invétéré. Par exemple, il n'a jamais été trépané, comme il l'a si souvent raconté. Ce curieux homme, qui avait une réputation (bien fondée) d'avarice, dépensait sans compter, alors qu'il était réfugié en Allemagne, pour nourrir des enfants.

DES FAITS CURIEUX

Roger A. MacGowan passe pour un homme sérieux. C'est un des dirigeants de l'arsenal de Redstone (Alabama), où l'on met au point des fusées intercontinentales. Or, McGowan écrit dans une revue scientifique qu'il arrive, sur certains points du globe, que l'on capte inopinément des fragments d'émissions de radio ou de télévision. Jusque-là, rien de plus banal. Mais il s'agit là d'émissions diffusées des semaines, des mois et même des années auparavant.

Toutes les hypothèses sont permises pour expliquer ce curieux phénomène.

... LE FILM consacré à Lawrence d'Arabie est très long. Et pourtant on a volontairement passé sous silence de nombreux épisodes de la vie de l'illustre aventurier britannique. Celui-ci, en effet, aimait passionnément le désert et les Arabes, surtout quand ils étaient très jeunes... JACQUES TATI raconte qu'un jour, à sa descente d'avion, un compagnon de l'armée italienne lui a présenté les armes. Par erreur, bien



entendu, car cet honneur était destiné à un haut personnage qui le suivait de quelques pieds... LES HOTELIERS de Venise se plaignent : autrefois, les couples qui venaient y passer leur lune de miel restaient à Venise plusieurs semaines. Maintenant, ils partent après deux ou trois jours.

VEDETTES AU CRAN D'ARRET

... Bruno Coquatrix, le roi du music-hall parisien, estime que Yves Montand a cessé de monter (du moins comme chanteur) et que Charles Trenet guide trop sa carrière sur les avis de son conseiller fiscal : il ne tient pas à



EDMOND HEUZE, membre de l'Institut de France, a beaucoup de succès avec ses vénérables collègues. Il les emmène de temps à autre voir des spectacles de strip-tease... **HENRI DEGLANE**, l'ancien champion du monde à la lutte, bien connu à Montréal, exerce maintenant le métier de restaurateur à Cap-d'Azil, sur la Côte d'Azur...

UN TOUR DE FORCE

Pour interpréter certains rôles, à l'opéra, il faut non seulement une excellente voix mais également une solide constitution. Ainsi, à l'Opéra de Paris, l'interprète de Parsifal, doit porter une armure qui pèse 70 livres. Et encore, il convient de dire qu'on l'a allégée.

... **CURD JURGENS**, prudent, a fait supprimer d'un film la scène qu'il devait

gagner plus d'argent qu'il n'en faut, puisque c'est le percepteur qui en profiterait. Selon Coquatrix, Maurice Chevalier pourrait retrouver le succès à Paris s'il s'intéressait moins à l'étranger et acceptait de vieillir. Quant aux Frères Jacques, leur carrière est en déclin : ils sont trop intelligents !



... On connaissait les negro-spirituels et on a failli connaître un « blanco-spirituels ». Jean Yanne avait composé une chanson de ce type pour Joséphine Baker, mais celle-ci ne l'a pas interprétée... **QUELQUE TEMPS** avant son dernier mariage, Linda Christian déclarait : « J'ai enfin découvert que je peux vivre seule. » ... **PICASSO** change souvent de voiture : pour en acheter une plus ancienne... **UNE DES PLUS RICHES** collections privées de Picasso au monde appartient au professeur Henri Laugier, qui a séjourné à Montréal pendant la guerre... **ELSA MAXWELL**, la chroniqueuse américaine connue pour sa méchante langue et son physique ingrat, raconte que s'il est un homme qu'elle aimerait épouser, c'est le Français Henri Jeanson. Celui-ci a la réputation, bien justifiée, d'avoir la dent encore plus dure qu'elle-même... **COLETTE RENARD** qui est très timide au fond, ne se pardonne pas la gaffe qu'elle a commise lorsque Edwige Feuillère, très gentiment, lui a dit : « Je vous admire beaucoup » Colette, sans trop réfléchir, a répondu : « Moi aussi... mais depuis plus longtemps ! »



recevoir au cours d'une séquence, d'un ancien lutteur encore très en forme...

UN GIRAUDOUX COMMUNISTE

Arthur Miller, le célèbre dramaturge américain, déclare que la pièce la plus « progressiste » qu'il connaisse est « La Folle de Chaillot » de Giraudoux. « C'est, dit-il, l'acte d'accusation le plus direct qu'on ait jamais dressé contre l'exploitation capitaliste. Si Giraudoux était traduit en russe, il deviendrait rapidement un best-seller ».



UN COLLECTIONNEUR

Le plus grand collectionneur d'autographes du monde est un courtier de New York, John Taeni, qui possède pas moins de 35,000 pièces. Chaque soir, il lit la presse mondiale pour savoir qui a fait parler de lui durant les dernières vingt-quatre heures. Puis il dicte à sa femme une lettre de félicitations à ceux qui se sont distingués en leur demandant un autographe. En général, 25 personnes sur 100 répondent. Au besoin, il répète sa demande de mois en mois. Khrouchtchev se laissa attendre à la 20e demande. Les pièces les plus précieuses de la collection sont constituées par des autographes « involontaires » : il est des personnages qui signent leurs lettres refusant de donner un autographe !



Le moyen le plus sûr d'obtenir le meilleur fonctionnement de votre moteur, c'est d'employer toujours pour votre voiture, l'huile à moteur Quaker State. Raffinée de pétrole brut de qualité 100% pure de Pennsylvanie cette huile à moteur est d'un perfectionnement de plusieurs années d'avance; elle garde votre auto sur la route et non dans les ateliers de réparation. Elle vous fait économiser. Exigez toujours Quaker State, la meilleure sauvegarde de votre moteur.

QUAKER STATE
OIL REFINING CO. OF CANADA LTD.,
TORONTO

LE SAMEDI pour EUX

LE SAMEDI



COUPON D'ABONNEMENT

	Canada	Etats-Unis
1 an	\$2.00	\$2.50
2 ans	3.75	4.50
3 ans	5.00	6.25

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Municipalité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q., Canada



La source certaine d'argent

DE L'ARGENT QUAND VOUS EN AVEZ BESOIN POUR RÉPARATIONS À VOTRE AUTOMOBILE

Chez Niagara, vous pouvez obtenir jusqu'à \$3,000 et même davantage, pour toute raison valable. Le conseiller Niagara est accueillant et son unique préoccupation est de vous être utile. Vous avez le choix de plusieurs sortes de prêts. Le service est rapide et courtois. Veuillez consulter l'annuaire du téléphone pour connaître l'adresse de la succursale Niagara de votre localité.

NIAGARA FINANCE COMPANY LIMITED

La plus importante compagnie de prêt entièrement canadienne



MAIS TOUT ÇA

N'EMPECHE PAS

LA TERRE DE TOURNER

nous chez nous

UNE CAMPAGNE AUSTERE

La récente campagne électorale fédérale s'est déroulée sous le signe de l'austérité. Le budget de propagande servateur, était réduit à sa plus simple expression. Dans certain comté, les candidats tombèrent d'accord pour ne pas afficher leur photo sur les poteaux, comme c'est l'usage.

ELECTIONS LOINTAINES

Pour la même raison : pénurie de fonds, les partis devront, bon gré mal gré, faire bon ménage pendant quelque temps aux Communes. Non seulement la caisse des différents groupes politiques est à sec mais encore a-t-on constaté que les électeurs ne manifestaient qu'un intérêt très relatif aux réunions électorales. Tout le monde est d'accord : le temps des interminables campagnes électorales est passé, à une époque où la télévision permet aux candidats de rejoindre tous les électeurs à domicile.

UN TEMPS D'ARRET

Le rythme de publication des maisons des deux grands partis, libéral et conservateur canadiens-français s'est sensiblement ralenti. Les documents sensationnels promis au grand succès se font plus rares et les frais généraux sont tels que l'on ne peut se permettre d'encaisser de trop nombreux demi-succès. Certains ouvrages ne sont pas rentables malgré des tirages relativement considérables. Par contre, les collections populaires françaises publiant des ouvrages très sérieux, qu'on ne trouvait pas facilement en éditions courantes, s'enlèvent rapidement. Le « Manifeste » de Karl Marx s'est vendu à plusieurs milliers d'exemplaires dans notre province. Alors qu'il n'y a pas si longtemps, cet ouvrage aurait pu être saisi en vertu de la fameuse « loi du cadenas ».

NATIONALISATION DES TELEPHONES ?

Les autorités provinciales n'ont jamais fait la moindre allusion à une nationalisation possible des compagnies de téléphone. Le mouvement qui s'esquisse dans ce sens, encore assez timidement, n'est pas concerté et ne bénéficie d'aucun appui officiel. Mais il n'en demeure pas moins significatif que des revendications de plus en plus nombreuses sont formulées contre les compagnies et, naturellement, contre la plus importante d'entre elles : la Compagnie de Téléphone Bell. On souligne avec insistance que la Bell paie très cher le matériel fabriqué par une société qui groupe les mêmes actionnaires, de manière à ne pas afficher des profits trop élevés.

L'EXPOSITION : INQUIETUDES PARTAGEES

Dans plusieurs milieux, on craint que les dirigeants de l'Exposition interna-



tionale de Montréal ne mettent trop l'accent sur l'aspect commercial de cette grande manifestation. Et l'on s'inquiète de voir tenir à l'écart, au simple rang de conseillers n'ayant aucune voix au chapitre, ceux qui seraient en mesure de formuler des suggestions dans le domaine des arts, en particulier de l'architecture. Pour que l'exposition soit réussie, il ne suffit pas qu'elle soit de vaste envergure.

UNE FETE PAS TRES GAIE

On « fêtera » en 1967 le centenaire de la Confédération. Mais pour que les manifestations aient un certain caractère d'allégresse, il faudra que soit sensiblement modifié l'état d'esprit qui règne dans le pays. D'un bout à l'autre du Canada, on formule chaque jour de nouvelles critiques sur le pacte fédéral. Bien entendu, c'est dans le Québec que les critiques sont le plus nombreuses et le plus virulentes. Et pas seulement dans les milieux d'extrême-droite. Il existe déjà une certaine unanimité : la Confédération doit être améliorée. Le désaccord porte sur la manière de le faire.

PROSPERITE

La seule ville de Joliette compte plus de millionnaires canadiens-français qu'il n'y en avait dans toute la province en 1900. De même, dans certaine ville de la Beauce, le nombre des nôtres dont la fortune dépasse le million est proportionnellement plus élevé qu'à Montréal !

L'AMOUR DES LIVRES

Un jeune avocat montréalais possède une collection de livres de luxe évaluée à près de \$50,000. Parmi ses pièces les plus précieuses, la fameuse série d'Ambroise Vollard qui fait prime sur le marché français depuis l'avant-guerre.

????? ? RÊVEZ-VOUS DE VOYAGES? iiiiiii

en vacances vous apporterez

Ne manquez pas
cette merveilleuse
occasion d'aller en

**EUROPE
CETTE ANNÉE**

Copenhague! La ville que l'on peut difficilement décrire tant elle est merveilleuse. Vous comprendrez pourquoi quand vous prendrez part aux plaisirs enchanteurs des jardins du Tivoli... que vous dégusterez les fameux mets de ses restaurants (attendez de goûter le smørrebrød dans toute sa gloire)... que vous vous baladerez dans ses magasins pleins d'antiquités... ou que vous ferez la fête dans ses joyeuses démonstrations nocturnes.

Voici une autre agréable surprise. Vous pouvez ajouter à votre voyage en Europe, une visite au merveilleux Copenhague — sans frais additionnels! Laissez SAS vous expliquer comment. Ou, si votre voyage est encore à l'état de projet, faites que Copenhague soit pour vous la porte qui s'ouvrira sur toute l'Europe.

GRATUIT. Demandez au bureau de SAS ou à votre agent de voyage SAS — ou écrivez à SAS — pour le nouveau guide de voyage "Pleasure World". Il vous donnera tous les détails sur les villes que vous pourrez visiter sans frais additionnels, excursions, facilités de magasinage, louage d'automobiles, et beaucoup plus.

SAS
SCANDINAVIAN
AIRLINES SYSTEM

Edifice du Carré Dominion
Suite 323,
1010 ouest, rue Ste-Catherine,
Montréal, P. Qué.

PREMIERE REGLE, n'emportez pas de choses inutiles. Votre valise doit contenir ce dont vous avez besoin et non toute votre garde-robe.

Que vous alliez à la mer ou à la montagne, vous emporterez un manteau léger; une jupe en cotonnade et deux ou trois chemisiers, de préférence en nylon cela facilitera les repassages; une robe bain de soleil; une petite robe habillée; un long pantalon; un short; un peignoir en tissu-éponge et une large serviette de bain; un bonnet de bain; un foulard; une paire de sandalettes; une paire de chaussures plus habillées; un sac fourre-tout pour aller en promenade où à la plage; un chapeau de paille; une paire de gants en nylon; un sac à main et, en plus de vos objets de toilette habituels, une huile filtrante et une crème grasse.

Si vous partez en avion: n'oubliez pas de vous procurer chez votre pharmacien des cachets qui vous empêcheront d'avoir le mal de l'air. D'autre part, demandez à la compagnie par laquelle vous partez le poids de bagages que vous pouvez emporter (habituellement 40 lbs) et procurez-vous une valise ultra-légère.

QUELQUES NOTES HUMORISTIQUES SUR LES PAYS A VISITER

Les maris sont maîtres en Allemagne, valets en Angleterre, compagnons en France, géoliers en Italie, tyrans en Espagne.

Physiquement, l'amoureux idéal a la tête d'un Anglais, les yeux d'un Italien, la main d'un Allemand, la taille d'un Français et les jambes d'un Espagnol.

Le chocolat fait les délices de l'Espagne.

Le thé délaie l'humeur épaisse des Hollandais.

Les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais.

La bière réjouit le cœur des Suédois.

Le tabac est la passion des Turcs. La limode tempère l'ardeur des Italiens.

Une table délicate est le paradis des Français.

**VOUS AVEZ JUSQU'AU
13 MAI
POUR VOUS INSCRIRE
ET VISITER:**

- COPENHAGUE
- VIENNE
- MUNICH
- NICE
- VENISE
- ROME
- GENEVE
- LONDRES
- PARIS

Sans obligation de ma part, veuillez me faire parvenir le dépliant relatif à votre excursion.

M., Mme, Mlle

Adresse

Prov.

Ville

LRP-6

Adressez à:

EUROPE 1963, 975, rue De Bullion, Montréal 18, P. Q.



EATON
présente
*des articles
de qualité*
en
**ACIER
INOXYDABLE
AU NICKEL**

Étincelants et durables, les articles ménagers faits d'acier inoxydable au nickel sont devenus inséparables de la vie moderne. Rien d'étonnant à cela, puisque l'acier inoxydable au nickel est robuste, qu'il défie la chaleur et la corrosion, se nettoie facilement, est

rebelle aux taches et ne ternit jamais. Lorsque vous achetez des accessoires ménagers, ustensiles de cuisine et autres articles de qualité, recherchez l'éclat et la beauté durables de l'acier inoxydable au nickel que vous trouverez dans tous les magasins Eaton du Canada.

NICKEL...synonyme de QUALITÉ
THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA

55, RUE YONGE, TORONTO

BIBLIOTHEQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC
AV65-R-96642